

**La grande danse macabre des hommes et des femmes, historiée et renouvelée de vieux Gaulois, en langage le plus poli de notre temps.**

**Contributors**

Morris, William, 1834-1896

**Publication/Creation**

Troyes : J.A. Garnier, [1770?]

**Persistent URL**

<https://wellcomecollection.org/works/j8m5pcc2>

**License and attribution**

This work has been identified as being free of known restrictions under copyright law, including all related and neighbouring rights and is being made available under the Creative Commons, Public Domain Mark.

You can copy, modify, distribute and perform the work, even for commercial purposes, without asking permission.

**wellcome  
collection**

Wellcome Collection  
183 Euston Road  
London NW1 2BE UK  
T +44 (0)20 7611 8722  
E [library@wellcomecollection.org](mailto:library@wellcomecollection.org)  
<https://wellcomecollection.org>



A. xxxviii. d

FROM THE LIBRARY  
OF WILLIAM MORRIS  
KELMSCOTT HOUSE  
HAMMERSMITH

19050/3/1

[c. 1770]

278 Danse Macabre (La Grande) des Hommes et des Femmes, historiée et  
renouvelée de vieux Gaulois en langage le plus poli de notre  
temps, *numerous rough woodcuts, half russia, rough edges (Dove's  
bindery) (Cobden Sanderson)* Troyes, J. A. Garnier, s. d.

24 B 5361







DANCE OF DEATH



# LA GRANDE DANSE MACABRE DES HOMMES ET DES FEMMES,

Historiée & renouvelée de vieux Gaulois, en langage le plus poli de notre temps.

AVEC } *Le débat du Corps & de l'Âme.*  
      } *La Complainte de l'Âme damnée.*  
      } *L'Exhortation de bien vivre & de bien mourir.*  
      } *La Vie du mauvais Antechrist.*  
      } *Les quinze signes du Jugement.*



A TROYES,  
Chez JEAN-ANTOINE GARNIER, Imprimeur-Libraire, rue du Temple

AVEC PERMISSION.



# L' A U T E U R.



5361  
L' A U T E U R.

O ! créature raisonnable,  
Qui desire le firmament,  
Voici ton portrait véritable,  
Afin de mourir saintement ;  
C'est la Danse des Machabées ;  
Où chacun à danser apprend ;  
Car la Parque, cette obstinée,  
N'épargne ni petit ni grand :

Dans ce miroir chacun peut lire ;  
Qu'il lui convient ici de danser ;  
Sage est celui qui s'y mire ,  
Quand la mort le viendra presser :  
Le plus grand s'en va commencer ;  
Car il n'est nul que la mort fière  
Ne porte dans le cimetière :  
O ! qu'il est fâcheux d'y penser.



*Le premier Mort.*

Vous qui, par divine sentence,  
Embrassez des états divers,  
Une fois cette même Danse  
Vous danserez bons & pervers,  
Et vos corps mollement couverts,  
Tremblez en nous regardant tous,  
Seront un jour mangés des vers,  
Et seront aussi laids que nous.

*Le second Mort.*

Dites-moi par quelles raisons  
Vous ne pensez pas à mourir,  
Quand la mort, dans vos maisons,  
De tous maux va pour vous guérir,  
Sans qu'on vous puisse secourir ;  
C'est à vous souvent d'y penser,  
Car vous pourrez enfin périr,  
Et trop tôt avec nous danser.

*Le troisième Mort.*

Entendez ce que je vous dis,  
Jeunes & vieux, petits & grands,  
De jour en jour dedans vos lits,  
Comme nous vous allez en mourant ;  
Vos corps iront diminuant,  
Comme nous autres trépassés,  
Et quoique l'on vive cent ans,  
Ces cent ans sont bientôt passés.

*Le quatrième Mort.*

Devant qu'il soit cent ans passés,  
Tous les vivans, comme je dis,  
De ce monde seront passés,  
Pour l'enfer ou pour le paradis ;  
Profitez de ce que je vous dis :  
Peu de gens songent à cette heure,  
Mais ce que je trouve de pis,  
C'est qu'il faut que chacun meure.

*La Mort.*

Vous qui vivez joyeusement,  
Ou jeune, ou vieux, vous danserez;  
Quand ce jour viendra promptement,  
Pensez à ce que vous ferez.  
Sus Pape, commencerez,  
Comme le plus puissant Seigneur,  
En ce point honoré ferez,  
Car au grand maître est dû l'honneur.

*Le Pape.*

Faut-il que la danse je mène,  
Moi qui suis vicaire de Dieu,  
Et dont la grandeur souveraine  
Est respectée en tout lieu?  
O Mort! ne me fais point la guerre,  
C'est trop tôt me venir quérir,  
Je porte les clefs de Saint Pierre,  
Suis-je pas exempt de mourir?

*La Mort.*

Et vous, le nonpareil du monde,  
Des grands Seigneurs le tout premier,  
Il faut laisser la pomme ronde,  
Et ce beau palais tout entier,  
Vous ne ferez pas le dernier,  
Je me ris de votre prière,  
C'est trop long-temps seigneurier,  
Il faut descendre dans la bière.

*L'Empereur.*

Devant qui faut-il que j'appelle  
De la mort qui me vient saisir?  
Je vois son linceul & sa pelle;  
Tout beau, je n'ai pas le loisir,  
Je chéris la grandeur mondaine;  
Las! un peu de retardement,  
Les Grands, dans ce mortel domaine,  
N'ont guère de contentement.

*La Mort.*

Vous faites l'étonné, me semble,  
 Cardinal, allons vite ment,  
 Suivez les autres tous ensemble,  
 Rien ne sert votre étonnement ;  
 Vous avez vécu richement,  
 Et non pas comme les Apôtres,  
 Laissez ce riche habillement,  
 Vous danserez comme les autres.

*Le Cardinal.*

J'ai bien plus sujet de m'ébahir,  
 Puisqu'il faut que je parte ;  
 Je ne pourrai plus me vêtir  
 De vio'et ni d'écarlate,  
 Chapeau rouge, chape de prix,  
 Me faut laisser en grande détresse.  
 Hélas ! je n'avois pas appris  
 Qu'après la joie la tristesse.

*La Mort.*

Venez, noble Roi couronné,  
 Renommé par votre prouesse,  
 D'un sceptre vous fîtes orné,  
 Par votre pompeuse noblesse ;  
 Mais maintenant toute hauteffe,  
 Vous faut laisser pour être seul,  
 Dites adieu à votre richesse,  
 Le plus riche n'a qu'un linceul.

*Le Roi.*

Je n'ai pas appris à danser,  
 Votre danse est un peu trop sauvage :  
 O Mort ! vous pouvez me laisser,  
 Cherchez quelqu'autre personnage.  
 Il est bien vrai, puisqu'Alexandre  
 A marché sur vos tristes pas,  
 Que comme lui je dois me rendre  
 Aux lois fatales du trépas.

*La Mort.*

Légat, vous êtes arrêté,  
 Vous ne vivrez plus, je vous jure,  
 Tenez-vous demain apprêté  
 Pour aller dans la sépulture,  
 Cela sera, je vous assure;  
 Songez-y, je vous le dis tout net  
 Il faut, dans toute la nature,  
 Que le vouloir de Dieu soit fait.

*Le Légat.*

Mais, j'ai du Pape la puissance;  
 N'y donnez point d'empêchement,  
 D'aller comme Légat en France,  
 Où l'on m'attend dévotement.  
 Si je meurs, je ne fais comment  
 Je serai là-haut ou là-bas;  
 C'est Dieu qui le fait seulement:  
 La mort suit l'homme pas à pas.

*La Mort.*

Grand Duc, renom vous avez,  
 D'avoir fait, dans votre jeunesse,  
 Trembler, par des coups achevés,  
 La plus florissante Noblesse,  
 Montrez-moi votre hardiesse;  
 Les plus grands sont les premiers pris  
 Il faut mourir, le temps nous presse,  
 Et danser pour gagner le prix.

*Le Duc.*

Hé quoi! penserois-tu me prendre,  
 Impitoyable & dure Mort?  
 Et pourrai-je me défendre  
 Contre tes traits qui blessent fort?  
 Non, je vois bien qu'il faut attendre  
 Ton coup fatal patiemment,  
 Et mille graces à Dieu rendre,  
 De m'avertir de ce moment.



*La Mort.*

Patriarche, point de prière;  
Il faut partir présentement;  
Vous êtes vieux, un cimetière  
Doit être votre logement.  
C'est trop long-temps goûter la vie,  
Il faut un peu goûter la mort:  
Trop de gens porteroient envie  
A votre favorable sort.

*Le Patriarche.*

Le monde n'est que vanité,  
Qui a le plus souvent l'homme,  
J'aspirois à la dignité  
De souverain Pape de Rome;  
Mais, ô Mort, me voilà bien pris,  
S'il me faut partir à cette heure;  
Ne peut-on pas racheter d'un prix  
Le moment qu'il faut que je meure?

*La Mort.*

C'est de mon droit que je vous mène,  
Connétable au bras courageux;  
Les plus forts sont de mon domaine,  
Et plutôt je triomphe d'eux.  
Je me moque de ce courage  
Que vous montrez dans les combats;  
Quand vous faites quelque carnage,  
C'est moi qui conduit votre bras.

*Le Connétable.*

J'avois encore intention  
D'affaillir forts & forteresses,  
Et réduire en subjection  
Mille gens comblés de richesses;  
Mais je vois bien que ma prouesse,  
Et mon desir d'aller aux coups,  
O! des grands hommes la maîtresse,  
Ne pourra rien gagner sur vous.



La Mort.

Quoi ! vous tournez la tête en arrière ?  
 Archevêque, tirez-vous près ;  
 Vous avez beau craindre bière,  
 Pour vous prendre je viens exprès ;  
 Je me ris de tous vos regrets ;  
 Vous avez compté sans votre hôte,  
 Quand on me croit loin je suis près,  
 Et marche toujours côte à côte.

L'Archevêque.

Je ne fais par où regarder,  
 O Mort ! tant vous êtes pressante ;  
 De mes biens je croyois m'aider,  
 Et faut-il que je m'en absente ?  
 Le palais que j'ai fait bâtir,  
 A le quitter sitôt me peine ;  
 Mais allons, puisqu'il faut partir,  
 Cette discussion est vaine.

La Mort.

Baron d'une illustre famille,  
 Estimé brave Chevalier,  
 Malgré votre renom qui brille,  
 Votre bagage il faut plier ;  
 Les dames vous allicz éveiller  
 Pour leur raconter votre chance,  
 Il ne s'agit plus de veiller,  
 Il faut danser une autre danse.

Le Chevalier.

Il est vrai que mes actions  
 Ont acquis de la renommée ;  
 Ma gloire, en mille occasions,  
 Par toute terre est estimée :  
 Je fus des dames bien aimé,  
 Jamais je ne fis rien de lâche ;  
 Mais de vous voir je suis pâmé,  
 Car d'aller mourir il me fâche.

nonobstan

*La Mort.*

Nonobstant votre prélatüre,  
Et le bien, votre unique but,  
Prélat, il faut à la nature,  
Payer aujourd'hui le tribut:  
Ne plaignez point votre aventure,  
Ce malheur à tous est commun,  
Ainsi je ne vous fais injure;  
Car je ne pardonne pas à un.

*L'Evêque.*

Je ne saurois me réjouir  
Des nouvelles que Mort m'apporte:  
De tout Dieu compte voudra ouïr,  
Et c'est ce qui me déconforte,  
Le monde aussi peu me conforte;  
Car il passe & périt: enfin,  
Il retient tout, nul bien n'emporte,  
Et toute sa grandeur prend fin.

*La Mort.*

Avancez-vous, noble Ecuyer,  
Qui savez les tours de la danse,  
Il ne faut pas vous ennuyer  
Si vous ne portez plus la lance;  
Il est temps de finir vos jours;  
Vous êtes vieux, c'est assez vivre,  
N'attendez point aucun secours,  
L'heure est sonnée, il faut me suivre.

*L'Ecuyer.*

Puisque tu me tiens dans tes lacs,  
Au moins que je puisse un mot dire:  
Adieu plaisirs, adieu fousas,  
Adieu dames où j'allois rire,  
Songez à l'éternel empire,  
Fuyez le monde & ses grandeurs.  
Quand la mort viendra, qui me tire,  
Elle se rira de vos pleurs.





La Mort.

Abbé, venez tôt, vous fuyez,  
 Votre ame est trop ébahie,  
 Il faut que la mort vous suiviez,  
 Encore que vous l'avez haïe;  
 Dites adieu à votre abbaye,  
 Qui gros & gras vous a nourri:  
 Tôt pourriez après la vie,  
 Le plus gras est le premier pourri.

L'Abbé.

De mourir je n'avois envie,  
 Mais je vois bien qu'il faut passer;  
 Cependant, souvent en ma vie,  
 De bien faire en m'a vu cesser.  
 Vous qui voulez trop embrasser,  
 Monde trompeur que je déteste,  
 Si vous voulez bien trépasser,  
 Ne jouez pas de votre resse.

La Mort.

Bailli, qui savez que justice  
 Se fait là-haut comme ici-bas,  
 Pour régler une autre police,  
 Venez & marchez sur mes pas;  
 Je vous ajourne de main-mise  
 Pour rendre compte au Tout-puissant;  
 Je vois bien, par votre surprise,  
 Que vous n'êtes pas innocent.

Le Bailli.

O! pour moi la triste journée,  
 O Mort! je ne t'attendois pas;  
 Ma pauvre chance est bien tournée,  
 Puisqu'il faut que j'aïlle là-bas.  
 O Mort! tu rabas bien ma joie;  
 Je jugeois l'homme sans appel,  
 Et je ne vois ni tour ni voie  
 Pour éviter l'arrêt mortel.

*La Mort.*

Maître, à quoi sert de regarder  
Le ciel dont la terre est régie ?  
La Mort ne se peut retarder  
Par les règles d'astrologie,  
Toute la généalogie  
D'Adam, des hommes le premier,  
N'a point contre moi d'énergie,  
Il vous faut bagage plier.

*L'Astrologue.*

Suspendez un peu vos décrets,  
O Mort ! à qui par fois je pense :  
Faut-il prononcer vos arrêts  
Contre un homme de ma science ?  
Je n'avois pas vu dans les cieux  
Que mon heure fût si prochaine ;  
Ainsi je connois, soucieux,  
Que ma science est incertaine.

*La Mort.*

Bourgeois, hâtez-vous sans tarder,  
Il faut quitter votre richesse :  
Rien de mort ne vous peut garder,  
Je me ris de votre prouesse :  
Vous avez eu de la sagesse,  
Si vous avez gagné du bien ;  
Si vous n'avez point fait largesse,  
Votre regret ne sert de rien.

*Le Bourgeois.*

J'ai du deuil de sitôt laisser  
Rentes, maisons & nourriture ;  
Mais le cou il convient baïsser  
Quand faut aller en sépulture ;  
Sage n'est pas la créature  
Qui n'a jamais la larme à l'œil,  
Et qui n'a ni souci ni cure,  
Ni de la mort, ni du cercueil.

B 2



La Mort.

Sire Chanoine prèbendé,  
 Il faut quitter le bénéfice;  
 Vous m'avez tant appréhendé;  
 Mais je viens vous rendre service.  
 Adieu la jubilation,  
 Adieu votre belle demeure,  
 Point pour vous de compassion,  
 C'est ici votre dernière heure.

Le Chanoine.

Que ferai-je de tous ces biens  
 Que j'ai moissonnés dans l'église?  
 Ne peux-tu rompre mes liens,  
 Et m'accorder une remise?  
 Faut-il quitter l'annuelle grise,  
 Et le beau sarplis de fin lin?  
 O Dieu! que mon ame est surprise  
 D'être si proche de sa fin.

La Mort.

Dites adieu trafic, Marchand,  
 C'est trop faire de longs voyages,  
 Il faut chanter un autre chant,  
 Et prendre d'autres équipages;  
 Voici votre dernier marché,  
 Lequel ne vous coûtera guère,  
 De tous soins ferez dépêché  
 Quand vous serez dedans la bière.

Le Marchand.

J'ai couru par monts & par vaux  
 Pour avoir de la marchandise,  
 Tantôt à pied ou sur chevaux,  
 Chargé d'une bonne valise;  
 Et maintenant pour le trépas,  
 Qui vient sitôt qu'il me dépîte:  
 O Dieu! que mon ame est surprise,  
 Et ma boutique & mon amas,

*La Mort.*

Plusieurs hommes sont parvenus  
 En très-haute perfection,  
 Qui toutefois étoient venus  
 De fort basse condition;  
 La doctrine & correction  
 De vous, Maîtres, tels les a faits;  
 Vous mourrez, pour conclusion,  
 Et rendrez compte de vos faits.

*Le Maître d'École.*

Grammaire est un art agréable,  
 O Mort! laissez-moi l'exercer;  
 De vivre, quoique misérable,  
 Je ne puis encore me lasser:  
 Pour néant que je ne l'intercède,  
 Les hommes ont besoin de moi;  
 Tous leurs enfans, sans mon aide,  
 Seroient des ignorans, je crois.

*La Mort.*

Sur courser ou cheval de prix,  
 Homme armé, ne monterez plus,  
 Et puisque la Mort vous a pris,  
 Tous vos efforts vous sont superflus;  
 Il faut venir, c'est tout abus,  
 Et laisser hallebarde & lance;  
 Fussiez-vous un second Artus,  
 Vous danserez à notre danse.

*L'Homme d'Armes.*

Adieu le service du Roi,  
 Que je faisois sans peine aucune,  
 La Mort me prend en désarroi,  
 Et rompt le cours de ma fortune.  
 A cette danse, par la main,  
 Malgré mes dents la Mort me mène.  
 O triste sort du genre humain!  
 Que tu me vas donner de peine?



La Mort.

Chartreux, prenez patience,  
 Il vous faudra bientôt mourir;  
 Déjà votre longue abstinence  
 Vous a fait à moitié périr.  
 Le ciel, content de votre vie  
 Toute pleine d'austérités,  
 Et enfin qu'elle soit suivie  
 Des célestes prospérités.

Le Chartreux.

Comme au monde j'ai dit adieu,  
 O Mort ! je suis prêt à vous suivre;  
 J'aime mieux aller à Dieu  
 Que d'être Chartreux & de vivre :  
 La terre avec ses grandeurs,  
 Est une chose méprisable ;  
 Et ce qui doit charmer nos cœurs,  
 C'est le paradis adorable.

La Mort.

Sergent, qui portez cette masse,  
 Penseriez-vous vous rebeller ?  
 En vain faites-vous la grimace,  
 La Mort vous vient interpeller.  
 De la part de Dieu, notre Sire,  
 Je vous commande d'approcher ;  
 Ne me faites pas deux fois dire,  
 Sans records je fais tout marcher.

Le Sergent.

Moi qui suis un Officier royal,  
 Sous les exploits de qui tout cède,  
 Qui fais du bien, qui fais du mal,  
 Qui pour argent donne un remède,  
 Comment as-tu pu m'attraper,  
 O Mort ! tu te ris de mes ruses ?  
 J'ai beau te faire mes excuses,  
 Je ne saurois plus t'échapper.



*La Moit.*

Père, par-là vous passerez,  
 Peu vous sert de vous défendre;  
 Plus l'homme vous n'épouvanterez,  
 Quittez l'habit, il faut se rendre,  
 Au tombeau il faut descendre,  
 Où bientôt mot ne direz.  
 Vous avez prêché sur la cendre,  
 En cendre vous retournerez.

*Le Moine.*

J'aimerois bien mieux encore être  
 Avec mon breviaire en main,  
 Dans ma cellule & dans mon cloître,  
 A prier le Dieu souverain.  
 Des péchés de mes jeunes ans  
 Je n'ai pas bien fait pénitence:  
 O Mort! encor pour quelque temps,  
 Dispensez-moi de cette danse.

*La Mort.*

Usurier de sens déréglé,  
 Marchez promptement à ma suite;  
 L'argent vous a trop aveuglé,  
 Il faut que votre cœur le quitte;  
 Là-bas vous en serez lardé,  
 Et serez puni de ce vice;  
 Car Dieu, qui vous a regardé,  
 Est las de votre avarice.

*L'Usurier.*

Me convient-il sitôt mourir?  
 Ce m'est une peine bien dure;  
 Mon or me peut-il secourir  
 Dans cette funeste aventure?  
 O Mort! plus funeste qu'un lion,  
 Attendez que je vous délivre,  
 Si vous voulez, un million,  
 Et me laissez encore vivre.



La Mort.

Médecin, avec votre urine  
 Que vous soignez de regarder,  
 Il faut laisser la médecine,  
 Et venir à moi sans tarder ;  
 Me voilà pour vous commander ;  
 Ni vos raisons, ni vos remèdes,  
 Ne peuvent de moi vous garder,  
 Il faut partir sans intermède.

Le Médecin.

Avec tout mon art de physique ;  
 Où mon bien & mon temps j'ai mis ;  
 Ma théorie & ma pratique,  
 Mon grand renom & mes amis,  
 Mes secrets d'herbes & racines,  
 Et mes remèdes souverains,  
 Malgré toute ma médecine,  
 La Mort me tient entre ses mains.

La Mort.

Gentil Amant de bonne mine,  
 Qui vous pensez de grande valeur,  
 Malgré votre noble origine,  
 Il faut mourir avec douleur ;  
 Vous changez déjà de couleur,  
 Je le vois sur votre visage ;  
 Mais quoi ! c'est le commun malheur  
 De tous les hommes de votre âge.

L'Amoureux.

Hélas ! n'aurai-je aucun secours,  
 Ni de garçons, ni de fillettes ?  
 Adieu mes premières amours,  
 Adieu chapeaux, adieu fleurettes ;  
 Quand vous serez dans vos goguettes,  
 Souvenez-vous de moi souvent,  
 Et pensez, si sage vous êtes,  
 Qu'un peu de pluie abat grand vent.

*La Mort.*

Avocat, sans procès me faire,  
Venez votre cause plaider;  
Vous avez bien su l'art de plaire,  
Mais cet art ne vous peut aider;  
Voici l'heure qu'il faut paroître  
Devant le Juge souverain;  
Défendez-vous devant ce maître,  
Plutôt aujourd'hui que demain.

*L'Avocat.*

C'est bien raison que droit se fasse,  
Me défendre je ne puis pas;  
La Mort ne fait aucune grace  
A créature d'ici-bas.  
J'ai eu de l'autrui, quand j'y pense,  
De quoi je crains d'être repris:  
Il faut écouter ma sentence,  
Dieu rendra tout à juste prix.

*La Mort.*

Ménétrier, qui danse & notes  
Apprenez avec beau maintien  
A mille sots & mille sottes,  
A votre avis, allons-nous bien?  
Je veux vous apprendre pour rien  
De la Mort la légère danse;  
Je suis un danseur ancien,  
Maître doit montrer sa science.

*Le Ménétrier.*

De danser ainsi je n'ai cure,  
Et le desir ne m'en prend point;  
Il n'est point de peine plus dure  
Que de crever dans son pourpoint;  
Et néanmoins, ô Mort cruelle!  
Il faut vouloir ce que tu veux:  
Adieu violon & chanterelle,  
La Mort n'écoute point mes vœux.



*La Mort.*

Passez Curé, sans tant songer,  
 Croyez-vous que je vous pardonne ?  
 Vous fouliez vifs, & morts manger,  
 Il faut aux vers que je vous donne.  
 Vous fûtes jadis ordonné  
 Pour des gens être l'exemplaire ;  
 De vos faits serez guerdonné,  
 La peine mérite sa a re.

*Le Curé.*

Veuille ou non, il faut donc se rendre,  
 Et laisser ma robe & mes biens ;  
 Quoi ! je n'aurai donc plus d'offrande,  
 Ni droits de mes paroissiens,  
 De baptême, de mariages ?  
 Souvenir dur & rigoureux !  
 O Mort ! tu fais bien des outrages  
 A l'homme qui se croit heureux.

*La Mort.*

Laboureur, tout courbé de peine,  
 Vous avez trop vécu de temps,  
 Il faut mourir, chose certaine,  
 Dépêchons, car je vous attends,  
 Vos desirs en sont-ils contents ?  
 La Mort de fouci vous délivre ;  
 Vous êtes chargé de vieux ans,  
 L'homme toujours ne peut pas vivre.

*Le Laboureur.*

J'ai souhaité la mort souvent,  
 Et cependant je l'apprehende ;  
 J'aime encore mieux & pluie & vent,  
 Et chaleur, quoiqu'elle soit grande :  
 Si l'on endure quelques maux,  
 Par fois quelques plaisirs on goûte ;  
 Mais cette mort que l'on redoute,  
 Trouble notre commun repos.



*La Mort.*

*La Mort.*

Promoteur, venez à la cour,  
 Méditez ce qu'il faut dire ;  
 A mes avis ne foyez sourd,  
 Si vous ne voulez être pire :  
 Vous êtes, certes, accusé  
 Devant la Majesté divine,  
 De n'avoir pas trop bien usé  
 De l'office où Dieu vous destine.

*Le Promoteur.*

J'eusse demain reçu vingt sous  
 D'un qui demande une sentence,  
 Afin de l'envoyer absous  
 Hautement en pleine audience ;  
 Cependant je perdrai ce droit,  
 S'il faut que sous vous je trébuche !  
 Hideuse Mort ! mon cœur voudroit  
 Encore éviter cette embûche.

En grand souci, travail & peine,  
 Vous avez gardé vos prisons,  
 Et des criminels à la chaîne,  
 Condamnés pour mille raisons.  
 Pour terminer cet embarras,  
 Géolier soigneux, je viens vous prendre ;  
 Il est temps de passer le pas,  
 Vos clefs à d'autres il faut rendre.

*Le Géolier.*

Je tenois de bons prisonniers,  
 Qui, sans faire une longue course,  
 Me préparoient de bons deniers,  
 A remplir aujourd'hui ma bourse.  
 Mais puisqu'il faut sitôt mourir,  
 Et suivre vos fatales danses,  
 Il ne faut plus tant discourir,  
 Adieu mes belles espérances.

*La Mort.*

Pélerin, vous avez assez  
 Fait sur terre pèlerinage ;  
 Gens comme vous sont bien lassés,  
 On le voit à votre visage ;  
 Voici votre dernier voyage,  
 Qui rendra vos desirs contents.  
 La fin va couronner l'ouvrage ;  
 Dépêchez-vous, je vous attends.

*Le Pèlerin.*

Je voudrais bien faire un voyage,  
 Que dès long-temps j'ai projeté ;  
 O Mort ! à qui tout fait hommage,  
 Je ne vous demande qu'un Eté :  
 L'Hiver toujours triste & funeste,  
 Selon que le temps sera,  
 Jouez pour moi de votre reste,  
 Je serai ce qu'il vous plaira.

*La Mort.*

Berger, avec ta houlette,  
 Tes brebis & ton jeune chien,  
 Ton panier d'œufs & ta musette,  
 Qui ne songe jamais à rien,  
 Qui croit toujours manger & vivre  
 Sans penser à l'éternité ;  
 Je suis la Mort, il me faut suivre ;  
 Te voilà pris comme en un blé.

*Le Berger.*

Si mes brebis sont en danger  
 Dans les champs & sur les montagnes,  
 Et si le loup les va manger,  
 Quand ils paissent dans les campagnes,  
 Je ne pourrai les secourir,  
 Si dans la fosse tu m'entraîne.  
 O Mort ! à me faire mourir,  
 Ne prends pas encor tant de peine.

*La Mort.*

Marchons, bon père Cordelier,  
 Qui devant moi baïsez la vue,  
 Devez-vous vous émerveiller  
 Si votre heure est déjà venue ?  
 Vous avez tant prêché la mort,  
 Que son heure est incertaine ;  
 Je ne crois pas vous faire tort,  
 Cordelier, je vous emmène.

*Le Cordelier.*

Qu'est-ce que vivre dans le monde ?  
 Nul n'y demeure en sûreté ;  
 Il ne faut point que l'on se fonde,  
 Si ce n'est en l'éternité.  
 La richesse n'empêche mie  
 Qu'on ne fasse naufrage au port ;  
 Et tel croit savourer la vie,  
 Qu'il faut succomber à la mort.

*La Mort.*

Petit Enfant n'aguères né,  
 Sans pirie de ton innocence,  
 Au tombeau tu seras mené,  
 Quoique tu fasses résistance,  
 Puisque du jour de la naissance,  
 A la mort chacun doit s'offrir,  
 Pluôt que plus tard, cette danse,  
 Petit drôle, il te faut subir.

*Le petit Enfant.*

A peine, hélas ! puis-je parler,  
 A peine ai-je goûté la vie,  
 Qu'il faut du monde s'en aller  
 Avec la mort, mon ennemie,  
 Mais, hélas ! si c'est son vouloir,  
 Que peut contr'elle ma foiblesse ?  
 J'aime beaucoup mieux l'aller voir  
 Encore enfant qu'en ma veillesse.

*La Mort.*

Pensez-vous de mort échapper,  
 Petit Clerc à simple tonsure ?  
 En vérité, c'est se tromper :  
 Suivant l'ordre de la nature,  
 L'homme ne vit que pour mourir,  
 Quand Dieu veut, quand bon lui semble.  
 N'ayez pas crainte de perir,  
 Nous ferons ce voyage ensemble.

*Le Clerc.*

A peise suis-je dans l'Eglise,  
 Et vous me parlez de mourir !  
 J'avois une place promise,  
 Et déjà de quoi me nourrir.  
 Je me préparois pour les Ordres,  
 Mais tous mes soins sont superflus,  
 La Mort cause mille désordres ;  
 Il ne faut rien quand on n'est plus.

*La Mort.*

Hermite, vous faites refus  
 De danser avec les autres ;  
 Habilles, allons, levez-vous, fus,  
 Il faut être aujourd'hui des nôtres,  
 De Jesus-Christ c'est le vouloir ;  
 D'autres auront votre hermitage ;  
 Je ne conviens vous en vouloir,  
 Ce n'est pas-là votre héritage.

*L'Hermite.*

Pour avoir vécu solitaire,  
 Dans ma cabane pauvrement,  
 La Mort est elle le salaire  
 De mon triste détachement ?  
 Puisqu'il faut que cela se fasse,  
 Je suis bien content de partir ;  
 Mais je demande à Dieu la grace  
 De me sauver & bien mourir.

*La Mort.*

Par les champs & par les villages  
 Pauvres gens vous avez pillés,  
 Bu vin frais & des outrages,  
 Sans avoir jamais rien payé :  
 Avec votre chapeau de paille,  
 Il faut mourir, Aventurier ;  
 Vous danserez vaille que vaille,  
 Sans argent ou Ménétrier.

*L'Aventurier.*

Je crains fort ce fâcheux passage,  
 Car à la mort j'ai peu songé ;  
 Qui ne le craint point n'est pas sage,  
 Et doit être bien affligé.  
 Cependant, qui s'en peut défendre ?  
 On a beau faire le rétif,  
 Quand Mort affaut, faut se rendre,  
 Fût-on des hommes le plus vif.

*La Mort.*

Ce que dansez n'est en usage ;  
 Mais pauvre lot bien vous avient,  
 Autant le fou comme le sage,  
 Tout homme à danser convient :  
 L'Écriture, il m'en souvient,  
 En parle dans ses saintes pages,  
 L'âme s'en va, point ne revient ;  
 Marchez avec vos visages.

*Le Sot.*

A vos ordres je suis soumis,  
 Car je ne puis vous faire rire,  
 Et je n'aurai plus d'ennemis  
 Dedans votre mortel empire.  
 J'ai toujours bien su que la mort,  
 Tout tant qu'en ce monde nous sommes,  
 Au trépas mettoit bien d'accord,  
 Les fous avec les sages hommes.



LE CORNEUR.

**T**ous & toutes mourir convient,  
Foibles & forts, on le peut lire,  
David l'a dit dessus sa lyre,  
Et l'heure sans y penser vient.

Tous & toutes mourir convient,  
La juste raison nous l'inspire.

C'est de Dieu le jour de son ire,  
De la Mort le dernier empire,  
Ce jour pour tout le monde vient.

Tous & toutes mourir convient,  
Personne ne s'en peut dédire;  
Les uns y trouvent à redire,

L'autre sur ses gardes se tient;  
Car il fait cet antique dire:  
Tous & toutes mourir convient.

Pourquoi nous viens-tu réveiller?  
Laisse-nous encore sommeiller.  
Qui est cet homme sombre & morne?  
C'est un vrai charbon en noirceur,  
Son cri, son visage & sa corne,  
Me font presque mourir de peur.

Las! il nous vient admonester  
Qu'il nous faut tous ressusciter:  
Son cor par-tout se fait entendre,  
Allons, morts qui dormez à plat,  
Voici l'heure qu'il faut se rendre  
Dans la pleine de Josaphat.

Mon Dieu, quel étrange tracis?  
Que de monde tout en un tas,  
Qui pour se réveiller s'apprête?  
Qu'en voilà dans un seul tombeau  
Qui ne peuvent lever la tête,  
Malgré le son du cor nouveau.

Cependant ce Maure corneur,  
Plus sec & noir qu'un ramoneur,  
Redouble ses coups & nous presse:  
Il n'a plus qu'un coup à sonner,  
Et ne croyez pas qu'il nous laisse,  
Quand il devrait toujours corner.

Il a l'ordre du Souverain  
De tenir ce cornet en main,  
Et d'en réveiller tout le monde;  
Et quand on voudroit résister,  
Il va faire si bien sa ronde,  
Qu'il fera tous ressusciter.

Nul ne sauroit présentement  
Reculer à son jugement,  
Ni de Dieu fuir la colère;  
Il va des hommes triompher,  
Et selon qu'ils auront fait,  
Ils auront le ciel ou l'enfer.

Grand saint Michel, conservez-nous,  
Nous t'en prions à deux genoux:  
Lorsque tu pèseras nos ames,  
Appaise l'ire de Dieu,  
Afin qu'exempt des dures flammes,  
Le ciel soit notre dernier lieu.

Vous

*Le Roi mort.*

Vous qui, dans cette portraiture,  
Voyez danser états divers,  
Pensez que l'humaine nature  
N'est que viande pour les vers :  
On le peut bien voir dans ces vers ;  
Moi qui portois une couronne,  
Tels ferez-vous, bons & pervers,  
C'est ainsi que le ciel l'ordonne.

*L'Auteur.*

Rien n'est l'homme qui y pense,  
Et l'on doit y penser souvent ;  
Mais on peut voir par cette danse,  
Qu'il n'est que cendre & que vent ;  
Retenez-en bien la mémoire,  
Chrétiens, je vous en avertis,  
Et lisez par fois cette histoire,  
O grands ! aussi bien que petits.

*Le Roi mort.*

Bon fait penser soir & matin,  
Le penser en est profitable ;  
Tel est ce jour, qui n'est demain ;  
Il n'est rien de plus véritable,  
Tous les jours on s'en apperçoit,  
Ce discours n'est point une fable,  
Il n'est rien que Dieu qui soit stable,  
Car la Mort, enfin, nous déçoit.

*L'Auteur.*

Mais plusieurs sont à qui n'en chaut,  
Comme s'il n'étoit point de gloire,  
Ni d'enfer terrible & bien chaud,  
Comme le dit la sainte histoire ;  
Gardez bien dans votre mémoire  
Ce sentiment qu'il faut mourir,  
Vous ne craignez point la mort noire,  
Quand elle vous viendra quérir.





Pécheur, regarde ta figure,  
 Si bien dépeinte en cette Mort;  
 Tu feras la même posture  
 Lorsque tu finiras ton sort:  
 Fu fus d'une belle stature  
 Avant ton péché malheureux;  
 Mais depuis ta triste aventure,  
 Ton corps n'est plus qu'un corps hideux.  
 Homme de pied ou de cheval,  
 Veux-tu que je te le die?  
 Tôt ou tard, soit bien ou mal,  
 Il faut que tu perde la vie;  
 A cela nul ne remédie:  
 La Mort, deffous ses dures loix,  
 Met, après une maladie,  
 Les Pasteurs avec les Rois.

De tout honneur désespéré,  
 Le pécheur est trop misérable,  
 Au cheval il est comparé,  
 Du côté du corps périssable;  
 Car souvent il porte le diable,  
 Et ne fait que sa volonté,  
 Dont il a peine perdurable,  
 Et perte pour l'éternité.  
 Aussi Dieu touché vivement,  
 Pour lui, plus d'ûr qu'une roche,  
 Au dernier jour du jugement,  
 Lui fera ce triste reproche:  
 « Allez, maudits, au feu là-bas,  
 » Avec Satan, votre semblable;  
 » Vous avez marché sur ses pas,  
 » Soyez comme lui misérable ».



## LE CORNEUR.

**T**ÔT, tôt, que chacun avance,  
L'heure de la Mort, elle danse,  
Va sonner & doucement vient,  
Et personne ne s'en souvient.  
Berger, Roi, Empereur & Pape,  
Si ce n'est quand cette heure frappe.  
Venez, hommes, femmes & enfans,  
Jeunes & vieux, petits & grands,  
Tant nécessaires qu'inutiles,  
Car un seul n'en échapperoit.

Quand un royaume il donneroit ;  
C'est pourquoi, sans que l'on s'y trompe,  
Mortels, au premier son de trompe,  
Sans grand délai, ni sans secours,  
Que chacun se trouve à son tour  
Dans la place où l'on ressuscite,  
Afin que selon son mérite,  
En sortant de ce vaste lieu,  
On soit récompensé de Dieu,  
Et que ce grand Dieu nous accorde  
Sa divine miséricorde,  
Moyennant un saint repentir,  
De ce que je vous viens avertir ;  
Car sans cette humble pénitence,  
Et cette sainte repentance,  
Ecoutez ce que je vous dis :  
Vous n'aurez point de paradis ;  
Et si quelqu'un par trop se flatte,  
Si d'orgueil par fois il éclatte,  
Le ciel cher vendu lui fera,  
Quand ainsi vivre il cuidera.  
Tous vos pères & vos ancêtres,  
Tant les valets comme les maîtres,  
Qui dans le monde ont vêu tous,  
Ont aussi bien dansé que vous,  
Et sont allés dedans la tombe.  
Or ceux qui après vous viendront,  
Pareillement danseront ;  
En quelque province qu'il aille,  
Soit qu'il soit grand, où qu'il travaille,  
Sans savoir quand, soir ou matin,  
Aujourd'hui, peut-être demain ;  
Car ni pauvre, ni grand monarque,  
Ne sauroient éviter la Parque ;  
Et cependant, pour y aller,  
On n'en veut point ouïr parler.  
Toutefois, pauvre créature,  
Cette danse est d'autre nature  
Que les autres danses ne sont,  
Auxquelles nulles gens ne vont,  
S'ils n'en ont une extrême envie ;  
Mais à celle où je vous convie,  
Vouliez ou ne vouliez,  
Il faut que tous vous dansiez.



Ouvre tes yeux, ô créature !  
 Regarde dans cette peinture,  
 Mais avec admiration,  
 Le sujet de ma vision :  
 Trois morts avec leurs suaires,  
 Sortis de l'ombre de leurs bières,  
 Tous défigurés, tous hideux,  
 Se sont présentés à mes yeux ;  
 Leur chair à demi déchirée,  
 De gros vers étoit la curée,  
 Et leurs os presque décharnés,  
 M'alloient empuantir le nez,  
 Si je n'eûs de cette place  
 Aussitôt détourné la face.  
 Hélas ! que les mortels sont vains,  
 Qu'est-ce, après tout, que les humains,  
 Qui se font l'un l'autre la guerre ?  
 Qu'un peu de poudre, un peu de terre :  
 A quoi servent tous leurs débats ?  
 A quoi sert tous leurs combats ?

Toutes leurs querelles sanglantes,  
 Leurs rancunes violentes,  
 Leurs biens & leurs possessions,  
 Leurs immortelles actions,  
 Le rang de leurs hautes Noblesses,  
 Et leurs honneurs & leurs richesses,  
 Leurs alcoves si bien parés,  
 Leurs lambris richement dorés,  
 Leurs vases & tous leurs beaux lustres,  
 Les rares portraits des illustres,  
 Les parterres qu'on voit fleurir,  
 S'il les faut quitter & mourir ?  
 Vraiment c'est bien grande folie  
 D'aimer ainsi fort la vie,  
 Et de ce séjour, triste lieu,  
 En faire tous les jours un Dieu.  
 Quiconque, hélas ! a du courage,  
 Qu'il songe à la mort s'il est sage ;  
 Qu'il regarde dans le tombeau,  
 S'il y trouve rien de plus beau :



Viens, Chrétien, approche & remarque,  
 Jadis, celui-ci fut Monarque;  
 Cet autre, qui fait mal au cœur,  
 Fut autrefois Empereur:  
 Tu vois bien que rien ne m'échappe  
 Cet autre-ci fut un grand Page;  
 Ce corps pourri fut un Baron  
 De grande puissance & de renom;  
 Cet autre fut un noble Comte,  
 Dont jadis on fit bien du compte,  
 Celui que je te montre, *adhuc*,  
 Porta la qualité de Duc;  
 Celui-ci fut un Gentilhomme;  
 Cet autre un Cardinal de Rome;  
 Celui-ci fut un gros Abbé,  
 Si vieux qu'il en devint courbé;  
 Celui-là fut un riche Chanoine;  
 Celui-ci fut un gras Moine,  
 Et cet autre un riche Prêtreur,  
 Toujours buvant, toujours rieur;  
 Cet autre un vaillant Capitaine,

Qui possédoit un grand domaine.  
 Les femmes de ce grand troupeau,  
 Sont aussi dedans ce caveau.  
 Cependant, penx-tu bien connoître  
 Quel fut le vassal ou le maître?  
 Tout est égal dans le cercueil,  
 Plus rien ne se distingue à l'œil,  
 Ce sont tous os de même forme,  
 Et l'un & l'autre est difforme,  
 Tant la femme que le mari,  
 Tout en est sec, tout est pourri;  
 C'est la seule ame qui demeure,  
 Dieu n'a pas voulu qu'elle meure,  
 Car son être étant immortel,  
 Son séjour doit être au ciel;  
 Ainsi ces trois morts me parlèrent,  
 Ainsi ils me révellèrent;  
 Je ne vis plus que des osseaux,  
 Que des serpens, que des chevaux,  
 Et de grosses bêtes affreuses,  
 Dont les grandes gueules hideuses,

Vomissoient des hommes vivans,  
Qui rentroient aussitôt dedans.

*Le premier Mort.*

Si nous vous apportons nouvelles  
Qui ne sont ni bonnes ni belles,  
Savoir qu'il faut un jour mourir,  
Et que nos loix font de mourir;  
N'en ayez point de déplaisance,  
Prenez le tout en patience,  
Mes bons amis, présentement,  
Qu'êtes d'un bon tempéramment,  
Qui possédez maintes richesses,  
Force, beauté, grandes noblesses,  
De qui les pères & les parens  
Ont vécu près de cent ans,  
Ne vous flattez point, je vous prie,  
Tôt ou tard vous perdrez la vie,  
Vous serez secs & très-hideux,  
Ainsi que les plus pauvres gueux;  
Pourvoyez-y, mais de bonne heure;  
Faut-il attendre que l'on meure,  
Ou bien sur la fin de ses jours,  
A demander à Dieu secours?  
Notre corps n'est que pourriture,  
Quand il est mort, ce n'est qu'ordure,  
Et c'est folie, hors le besoin,  
D'en avoir toujours tant de soin.

*Le second Mort.*

Dame, enfin, ce n'est point pour rire,  
Ce que mort vient de vous dire;  
Pourvoyez-vous si vous voulez,  
Autrement que vous ne souliez;  
Car enfin la Mort vous épie,  
Pour laisser votre corps sans vie,  
Plus vite que vous ne cuidez.  
Si vous êtes outre-cuidés,  
Si pour une aise mondaine,  
Et pour une joie un peu vaine,  
Ou pour un criminel desir,  
Pour un voluptueux plaisir,  
Ou pour quelque haine implacable  
Que vous inspirera le diable,

Pour une querelle, pour un duel,  
Quelque reproche criminel,  
Quelque mauvaise médifance,  
Ou quelque folle complaisance,  
Vous allez perdre un paradis,  
Ecoutez ce que je vous dis:  
L'enfer sera votre demeure,  
Peut-être, hélas! dans une hette;  
Car nul ne fait quand il mourra,  
Et quand à lui la Mort viendra.  
Pensez donc à cette sermone,  
Votre cœur y fait-il réponse?  
Croyez-vous sérieusement  
A ce juste avertissement?  
Regardez bien cette peinture,  
Ce désordre de la nature,  
Qu'on vous fait dans ce tableau,  
Quand vous sortirez du tombeau.  
C'est assez vous dire de chose,  
Daus mon cercueil je me repose:  
Faites bien, vous le trouverez,  
Autre bien vous n'emporterez.

*Le troisième Mort.*

Foiles gens, dans vos exercices,  
Qui n'aimez rien que les délices,  
Qui jamais à moi ne songez,  
Qui tous les jours d'habits changez,  
Qui chérissiez la promenade,  
La musique & la sérénade,  
Et la comédie & le bal,  
Qui quittez le bien pour le mal,  
Et ne songez dans vos franchises,  
Qu'à contenter vos gourmandises,  
Je vous le dis par amitié,  
J'ai bien pour vous de la pitié;  
Car enfin, votre temps approche,  
Et si votre cœur est de roche,  
Et que ne pensiez à la mort,  
Malheureux sera votre sort,  
Quand avec ma triste escorte,  
J'irai frapper à votre porte,  
Hélas! pour lors que ferez-vous?  
Dans quels cabinets & dans quels trous,  
Dans quelles caves & dans quels abîmes,

Irez-vous cacher vos crimes ?  
 La multitude m'en fait peur,  
 Et pour ce j'en ai de l'horreur.  
 Las ! ce ne sera pas ma faute,  
 Car j'ai la voix assez haute ;  
 Tant de monde qu'on voit périr,  
 Vous dit assez qu'il faut mourir ;  
 Tous les jours la tenture noire,  
 Vous la doit remettre en mémoire ;  
 Aux portes tant de trépassés,  
 Que vous plaignez quand vous passez,  
 A qui, dessus leur dernier gîte,  
 Vous jetez un peu d'eau bénite,  
 Vous devroient bien faire songer  
 Qu'il faut d'ici-bas déloger :  
 Songez à cette remontrance,  
 Malheur à celui qui n'y pense ;  
 Car quand songer il y viendra,  
 La Mort tout-à-coup le prendra.

*Les trois Vifs & trois Morts.*

O Sainte Croix, par ta puissance,  
 Dont j'apperçois la ressemblance,  
 Garde mon corps & ne consens  
 Que nous perdions ainsi le sens :  
 La nouvelle qu'on nous apporte,

Sur notre ame est déjà très-forte ;  
 Nous voulons bien en profiter,  
 Nous desirons nous apprêter,  
 Afin que quand nous viendrez prendre,  
 Nous soyons tous prêts nous rendre ;  
 Déjà nous tremblons de frayeur,  
 Du péché nous avons horreur,  
 Nous avons pour lui de la haine,  
 Sa laideur nous fait de la peine,  
 Nous détestons ses vains appas,  
 Et nous aimons mieux le trépas,  
 A le prendre au pied de la lettre,  
 Que n'en jamais aucun commettre ;  
 O Mort ! qui venez de parler,  
 Et qui nous venez d'enrôler  
 Dans votre triste confrairie,  
 Nous méprisons déjà la vie,  
 Et nous sommes prêts de mourir  
 Dès que vous nous viendrez quérir ;  
 Venez frapper à notre porte ;  
 Quand vous le voudrez, il n'importe ;  
 Nous avons purgé notre cœur  
 Afin d'arriver au bonheur  
 Que dedans la voûte éternelle,  
 Dieu prépare à l'ame immortelle.

*Amen.*



## La grande Danse



**T**ÔT, tôt, femmes, venez danser  
 Incontinent après les hommes,  
 Et gardez-vous bien de verser  
 Dedans le chemin où nous sommes :  
 Mon cornet sonne bien souvent,  
 Après le petit le grand ;  
 Mais on ne s'en met pas en peine,  
 Et c'est de quoi je me démène.  
 Dépêchez-vous, si vous voulez,  
 Car bientôt vous vous en allez  
 Comme des flots, l'un après l'autre

Dedans le Royaume nôtre,  
 Où vous rendrez compte en effet  
 De tout ce que vous aurez fait,  
 Afin qu'à la fin de la danse,  
 Vous en ayez la récompense,  
 Ou soit du bien, ou soit du mal,  
 Dont le dernier est très-fatal ;  
 Car le mal conduit dans le gouffre,  
 Où sans cesse le damné souffre  
 Et le bien dans l'éternité,  
 Où l'on voit la Divinité.



**O**uvrez-vous, hommes & femmes,  
 De penser à vos pauvres ames,  
 Et de quitter la passion  
 De la maudite ambition  
 Que vous avez pour les richesses,  
 Sujets de si grandes tristesses ;  
 Tous vos soins & votre souci  
 Ne vous cesseront point ici.

Ce monde, hélas ! n'est qu'un passage  
 Pour arriver à l'héritage  
 Que Dieu prépare à ses élus,  
 Pour récompenser leurs vertus :]  
 Ce doit être là votre affaire,  
 C'est le solide & nécessaire ;  
 Quiconque le méprisera,  
 Tôt ou tard s'en repentira.



*La Mort aux Dames.*

Venez, Dames ou Demoiselles,  
 Chrétiennes ou de la Religion,  
 Veuves ou femmes, ou pucelles,  
 Et sans aucune exception,  
 Fussiez-vous de condition,  
 De belle ou laide prestance,  
 Il faut, le vouliez-vous ou non,  
 Venir danser à notre danse.

*Le second Mort.*

Quels sont nos corps ? je le demande  
 A vous, femmes, d'états divers,  
 Sinon une puante viande,  
 Après notre mort, pour les vers ;  
 Pourquoi donc si fort la flatter,  
 Et si délicate la rendre,  
 Puisqu'elle doit, sans contester,  
 Quelque jour retourner en cendre ?

*Le troisième Mort.*

Compagnon, bonne est ta raison ;  
 De ces femmes outre-cuidées,  
 Leur corps sera de la venaison,  
 Des vers dans le tombeau gardées,  
 Leurs beautés tous les jours fardées,  
 Des vers dans la tombe elles feront,  
 Pour or ou pour argent regardées  
 De personne plus ne seront.

*Le quatrième Mort.*

Femmes, mirez vos doux appas  
 Dans cette triste sépulture ;  
 Regardez ces os en un tas,  
 Qui font horreur à la nature :  
 Ils ont été d'états divers,  
 Reines, Bergers, grandes Dames ;  
 On ne fait plus, mangés des vers,  
 S'ils sont os d'hommes ou de femmes.

*La Mort.*

Noble Reine, de beau corsage,  
 Belle, joyeuse à l'avenant,  
 De par le Souverain j'ai charge  
 De vous enlever maintenant ;  
 Ne vous faites pas pr et tant,  
 Vous commencerez cette Danse ;  
 Faites au trône, à l'instant,  
 Une profonde révérence.

*La Reine.*

Cette Danse m'est bien nouvelle,  
 Et j'en ai le cœur très-surpris :  
 O Mort ! que vous êtes cruelle  
 A gens qui ne l'ont pas appris !  
 Las ! en la Mort tout est compris,  
 Reine, Dame, grande & petite ;  
 Les plus grands sont les premiers pris,  
 Et nul au monde ne l'évite.

*La Mort.*

Et vous, madame la Duchesse,  
 Que j'attrape sans y penser,  
 Ne songez plus à la richesse  
 Que vous tâchiez tant d'amasser ;  
 Aujourd'hui vous faut trépasser,  
 Malgré votre mondaine envie ;  
 Folie est de tant embrasser,  
 Puisqu'il faut quitter cette vie.

*La Duchesse.*

Je n'ai pas encore trente ans,  
 A peine à vivre je commence,  
 Je prenois un peu de bon temps ;  
 Mais adieu toute ma complaisance,  
 Mes amis, mon or & mon bien,  
 En qui j'ai mis mon espérance,  
 Contre la Mort ne peuvent rien,  
 Et moins encore contre la Danse.

*La Mort.*

Or sus, Madame la Régente,  
 Qui de bien dire avez le nom,  
 Qui d'être joyeuse & fringante  
 Avez au monde le renom,  
 Votre temps est passé de rire,  
 De dire le mot & railler,  
 Me voici chez vous pour vous dire,  
 Que la Mort fait tout oublier.

*La Régente.*

Quand des nûces je me souviens,  
 Des violons & des trompettes,  
 Des bals & des comédies,  
 Des grandes chères que j'ai faites,  
 Je connois que telles emplettes,  
 En temps de mort n'ont point de lieu.  
 Les femmes sont trop indiscrettes,  
 Tout se passe hormis d'aimer Dieu.

*La Mort.*

Belle femme de Chevalier,  
 Qui chérissiez si fort la chasse,  
 Vite, il faut vous déshabiller,  
 Et suivre promptement ma trace.  
 Si vous aviez en temps & lieu  
 Pourchassé le bien de votre ame,  
 Vous n'auriez pas, ma belle Dame,  
 De la peine à venir à Dieu.

*La femme du Chevalier.*

Pensois-je, hélas! si tôt mourir?  
 J'avois une santé parfaite,  
 Verrai je ma beauté périr,  
 Moi que l'on trouvoit si bien faite?  
 En rien ne se faut plus fier,  
 Tout au monde nous fait la guerre,  
 J'étois belle & pompeuse hier,  
 Aujourd'hui je suis dans la terre.

*La Mort.*

Dame Abbessé vous laisserez  
 Votre bonne & belle Abbaye,  
 Un linceul vous emporterez,  
 Et n'en soyez point ébahie ;  
 Votre crosse d'argent doré  
 Sera mieux dans les mains des autres ;  
 Vous avez assez demeuré,  
 Il faut être à présent des nôtres.

*L'Abbesse.*

Le service hier je faisois,  
 En qualité de votre Abbessé ;  
 Ma crosse d'argent je portois  
 A Matines, puis à la Messe :  
 Aujourd'hui faut-il que je laisse  
 Abbaye, crosse & Couvent ?  
 Hé mon Dieu ! de ce monde qu'est-ce ?  
 Qu'une girouette à tout vent,

*La Mort.*

Belle, pliez vos gorgerettes,  
 Il n'est plus temps de se farder,  
 Vos atours, vos oreillettes,  
 Hélas ! ne vous peuvent aider ;  
 Je ne vous puis accorder  
 De vivre dans cet exercice :  
 Croyez-vous que pour mignarder,  
 Votre beauté me réchiffé ?

*La femme de l'Ecuyer.*

Quoi ! déjà du monde partir ?  
 Je suis si jeune, je suis si forte,  
 Je voudrois bien n'en pas sortir ;  
 On n'est plus rien quand on est morte ;  
 Je préparois un bel habit,  
 Et la juppe de moërre verte ;  
 Mais je suis prise dans mon lit,  
 Puisque la Mort m'a découvèrte.



La Mort.

Pas ne vous oubliez derrière,  
Venez après moi, la main ;  
Je prends au bien la Bergère  
Comme je fais le Souverain.  
Vous ne vous plaindrez plus toujours  
D'avoir peine à garder vos bêtes :  
Vous avez fini vos beaux jours,  
Il faut célébrer d'autres fêtes.

La Bergère.

Partir sitôt sans y songer,  
Voici de piteuses nouvelles,  
Que fera mon pauvre Berger,  
Qui m'aimoit comme ses prunelles ?  
J'aimerois mieux tondre mes laines,  
Garder avec soin mon troupeau,  
Avoir quatre fois plus de peines,  
Et n'aller point dans le tombeau.

La Mort.

Allons, pauvre vieille Impotente,  
Qui m'appelâtes tant de fois,  
Me voici contre votre attente,  
Il faut obéir à mes loix ;  
Vous avez souffert au monde,  
A la fin j'ai pitié de vous,  
Soit qu'on en rie, soit qu'on en gronde,  
C'est ainü que je parle à tous.

L'Impotente.

De vieillesse je ne vois goutte,  
Ainü je ne crains point la mort ;  
Depuis quarante ans j'ai la goutte  
Qui m'accable & m'affoiblit fort :  
Les miens de mon bien m'ont fait tort,  
Je n'ai pas vaillant une maille ;  
J'aime autant voir finir mon sort,  
Que de coucher dessus la paille.



*La Mort.*

Et vous aussi, jeune Bourgeoise,  
 Pour néant vous vous excusez,  
 Il est force que chacun voise  
 Au tombeau que vous méprisez :  
 Vos atours si bien empesés,  
 Envers moi sont de triste augure ;  
 Mains hommes en sont abusés,  
 En tous états il faut mesure.

*La Bourgeoise.*

Mes colets & mes artifices  
 Ne peuvent donc charmer la Mort ?  
 Adieu ma joie & mes delices,  
 Le prompt départ me déplaît fort ;  
 Ma conscience me remord  
 Des sottises de ma jeunesse,  
 Qui me dira dans mon sort,  
 Que joie enfin tourne en tristesse.

*La Mort.*

Femme veuve, venez en avant,  
 Et préparez-vous à mourir ;  
 Vous voyez mille autres devant,  
 C'est à votre tour à partir :  
 De vos maux je vais vous guérir ;  
 Votre époux mort vous fit ennui,  
 Vous l'attraperez sans courir ;  
 Je vais vous rejoindre avec lui.

*La femme veuve.*

Depuis qu'il est mort, cet époux,  
 Mon ame en fut toujours troublée,  
 Rien au monde ne me fut doux,  
 De souci je fus accablée ;  
 Mes enfans m'ont fait dépiter,  
 Et m'ont procuré mille affaires ;  
 Si la Mort ne me les fait quitter,  
 Je ne m'en tourmente plus guère.

# La grande Danse



*La Mort.*

*La Mort.*

Avançons, petite Marchande,  
 Laissez tant de soin à peser ;  
 La marchandise qu'on demande  
 N'a plus lieu de vous amuser,  
 A votre ame il faut aviser ;  
 Votre temps passe d'heure en heure,  
 Il n'est tel que d'en bien user,  
 C'est la bonne œuvre qui demeure.

Marchons, Madame la Baillie,  
 Faites vite votre paquet ;  
 A venir vous êtes tardive,  
 Terminons tout ce grand caquet :  
 Prenez un drap, une chemise,  
 Laissez tout le reste dans son lieu ;  
 Il ne faut point être surprise,  
 L'heure presse d'aller à Dieu.

*La Marchande.*

*La Baillie.*

Mais, pendant que je partirai,  
 Qui voudra garder ma boutique ?  
 Si je meurs sitôt, je perdrai  
 Et mes chalands, & ma pratique.  
 Adieu ma balance & mes poids,  
 C'est à regret que je vous quitte,  
 Il est temps d'obéir aux loix  
 De la Mort qui me rend visite.

Si la femme se plaint de loger,  
 La mode n'est pas nouvelle,  
 Elle s'entremet de juger  
 Les faits d'autrui, mais non pas d'elle :  
 Chacun se répute telle,  
 Que ce qu'elle fait est bien fait ;  
 Et cependant, ô bagatelle !  
 Il n'est rien de plus imparfait.

*La Mort.*

Pour vous montrer votre folie,  
Et qu'on doit sur la Mort veiller,  
Allons, jeune Epousée jolie,  
De tout il faut vous dépoiller,  
Je m'en vais vous déshabiller,  
Et se dépêcher au plus vite :  
Votre Epoux dort sur l'oreiller,  
Je vous prépare un autre gîte.

*La jeune Epousée.*

Le jour même où j'espérois  
D'avoir quelque joie en ma vie,  
Faut-il, ô Mort ! dessous tes loix,  
Que je sois si tôt asservie ?  
Hélas ! que fera mon Epoux,  
Qui m'aimoit pour le mariage ?  
Je croyois bien dans ses genoux  
Goûter la vie d'un plus grand âge.

*La Mort.*

Femme nourrie en mignardise,  
Qui dormez jusques au dîner,  
J'vais chauffer votre chemise,  
Et vous donner à déjeûner.  
Jamais vous n'avez su jeûner ;  
Il v paroit à votre mine ;  
Mais où je m'en vais vous mener ;  
Vous serez bientôt maigre échine.

*La Mignonne.*

Pour Dieu, que l'on m'aille quérir  
Le Médecin, l'Apothicaire,  
Je crois que je m'en vais mourir,  
Si l'on ne me donne un clystère ;  
Je sens au cœur un mal secret,  
Qui me fait pâlir le visage.  
Hélas ! que j'aurai de regret,  
S'il faut que je meure à mon âge !



*La Mort.**La Mort.*

Belle fille, sage Pucelle,  
 Ne soupirez pas de laisser  
 La vie fragile & mortelle,  
 Qu'il convient à tous de passer ;  
 Vous serez cent fois plus heureuse  
 Au ciel qu'en pas un autre lieu,  
 Avec moi venez donc joyeuse,  
 La virginité plaît à Dieu.

*La Pucelle.*

En ce siècle, jeunes & vieux,  
 Sont bien en peril de leur vie :  
 Les larmes m'en viennent aux yeux ;  
 Car de mourir j'ai peu d'envie :  
 Hélas ! quel triste déplaisir  
 Auront les filles de mon âge ?  
 Il n'est pas à notre desir  
 De vivre au monde davantage.

Que me direz-vous de nouveau,  
 Madame la Théologienne ?  
 Vous savez bien dans le tombeau  
 Qu'il faut que tout le monde vienne ;  
 Vous qui tranchiez du grand docteur,  
 Avez-vous bien prévu votre heure ?  
 S'il faut que tout le monde meure,  
 En faut-il avoir mal au cœur ?

*La Théologienne.*

Je savois bien qu'il faut mourir ;  
 Mais pour être trop studieuse,  
 Du salut où l'on doit courir,  
 Je n'ai pas été curieuse ;  
 Je disois à part moi toujours,  
 Quand j'aurai bien de la science  
 J'embrasserai la pénitence  
 Pour tout le reste de mes jours.

*La Mort.*

Et vous, nouvelle mariée,  
 Qui mettiez tout votre deir  
 A paroître si bien parée,  
 Pour fêtes & nôces choisir;  
 En dansant je viens vous quérir:  
 Vous n'attendiez pas cette guerre;  
 Aujourd'hui vous irez en terre,  
 Songez promptement à mourir.

*La nouvelle mariée.*

Las! un an tout entier il n'y a pas  
 Que le ciel m'a mis en ménage,  
 Pourquoi passer sitôt le pas,  
 Je ne suis pas encore en âge?  
 Je desirois en mariage,  
 Me comporter bien sagement;  
 Mais aujourd'hui je perds courage,  
 La Mort m'entraîne au monument.

*La Mort.*

Il faut marcher, ô femme grosse,  
 C'est de Dieu le commandement,  
 Vous avez un pied dans la fosse,  
 C'est ce qu'on dit communément:  
 Il faut y entrer toute entière,  
 Je n'ai que faire de vos pleurs,  
 L'enfant, & vous irez en terre;  
 Pour un plaisir mille douleurs.

*La femme grosse.*

Je croyois accoucher demain,  
 Sans aucun risque de ma vie,  
 Et de choisir un parrain,  
 Je brûlois d'une forte envie;  
 Mais voici bien du changement,  
 Puisqu'il me faut plier bagage;  
 Je n'aurois pas eu ce tourment,  
 Si je n'étois pas en ménage.



La Mort.

Mademoiselle du bon temps,  
 Votre course enfin est finie,  
 Vous avez assez de vieux ans,  
 Venez me tenir compagnie;  
 On ne peut pas vivre toujours,  
 Vous vous ennuierez vous-même,  
 Nature en vous passe son cours,  
 Et votre foiblesse est extrême.

La vieille D<sup>é</sup>moiselle.

J'ai vraiment mon temps passé,  
 Tantôt bien, tantôt en mal-aise;  
 Maintenant mon corps est cassé,  
 Et de mourir je suis bien aise:  
 C'est assez souffrir de travaux,  
 Dieu récompensera ma peine,  
 La mort est la fin de tous maux,  
 Et n'est point l'objet de ma haine.

La Mort.

Femme de grande dévotion,  
 Laissez-là vos dévotes mines,  
 Quittez la contemplation,  
 Vos chapelets & vos matines;  
 Si vos prières sont bien dignes,  
 Elles vous vaudront devant Dieu,  
 Rien ne vaut, soupirs ni signes,  
 Car rien que la vertu n'a lieu.

La Cordelière & D<sup>é</sup>vôte.

Je rends grâces au Créateur  
 De ce qu'il lui plaît de m'envoyer;  
 Comment louer mon Rédempteur  
 Des biens qu'il m'a donnés sur terre,  
 M'le démons m'ont fait la guerre;  
 J'ai résisté tant que j'ai pu,  
 J'étois plus foible que du verre,  
 Dieu m'a donné de la vertu.

*La Mort.*

Marchons, habile Chambrière,  
 J'ai pitié de vous, je vous plains,  
 Vous n'irez plus à la rivière  
 Avec deux sceaux dans les mains;  
 Tantôt au four, à la fontaine,  
 Au marché portant panier,  
 La Mort finira votre peine,  
 Sans qu'il vous en coûte un denier.

*La Chambrière.*

Ma maîtresse m'avoit promis  
 De me marier à mon aise;  
 Je devois prier mes amis,  
 Et je devois épouser Blaise.  
 Peu de gens desirant la mort,  
 Pour moi je suis bien de ce nombre,  
 J'ai le corps robuste & fort,  
 Pour devenir sitôt une ombre.

*La Mort.*

Savez vous, Recommanderesse,  
 Quelque bon lieu pour vous loger ?  
 J'ai besoin d'une bonne adresse,  
 Car nul ne me veut héberger;  
 Mais j'en ferai tant déloger,  
 Que l'on connoitra mon enseigne;  
 Mourir vous faut, pour abrèger,  
 Afin que le monde ne craigne.

*La Recommanderesse.*

La Mort n'eut jamais d'amitié,  
 Et n'accorde aucune requête,  
 Personne ne lui fait pitié,  
 A tout le monde elle fait tête;  
 Qui croit lui résister est bête;  
 Il faut mourir tel que l'on est;  
 Un jour ouvrier, une fête,  
 Quand Dieu l'ordonne & qu'il lui plaît.

*La Mort.*

Femme d'accueil, femme aimable  
 A toutes gens de qualité,  
 Acquis avez amis de table,  
 Vivant avec liberré:  
 Le temps n'est tel qu'il a été,  
 Rien ne vaut d'être vagabonde;  
 Trop parler n'est que vanité,  
 Il est temps de quitter le monde.

*La femme d'accueil.*

Aujourd'hui parens & amis,  
 Nous promettent monts & merveilles;  
 Mais dès qu'à bas nous sommes mis,  
 Chacun nous bouche les oreilles.  
 Ainsi sous ces bas lieux seulement,  
 Où l'homme est toujours misérable,  
 Tout est sujet au changement,  
 Il n'est rien que Dieu qui soit stable.

*La Mort.*

Nonobstant votre couvre-chef,  
 Il faut marcher, gorsse Nourrice,  
 Et n'en ayez pas de méchef,  
 Je vous parle sans artifice;  
 Laissez enfans & poëlons,  
 Hochet, moulinet & bouillie,  
 Venez danser sans violons  
 Le dernier branle de fortie.

*La Nourrice.*

A cette danse il faut aller,  
 Quoiqu'à regret & avec peine,  
 Je voudrois encore reculer  
 Quelques mois ou quelques semaines.  
 J'ai bien mal au cœur de quitter  
 Ce poupon, dont j'ai de bons gages;  
 Mais j'aurois d'autres avantages,  
 S'il achevoit de me teter.



*La Mort.*

Si vous avez, sans fiction,  
 Au Créateur rendu service,  
 Et vécu dans l'exercice  
 Que demande la Religion,  
 Bonne Mère & bonne Pr eure,  
 Qui de mourir avez fait vœu,  
 Je viens ici vous marquer l'heure  
 Qui'l faut que vous alliez à Dieu.

*La Prieure.*

C'étoit dans ma Religion  
 De servir Dieu, mon seul délice ;  
 Au cloître, par dévotion,  
 J'allois récitant mon office ;  
 Mais puisqu'il faut partir soudain,  
 Quittons Chapelet & Breviaire,  
 Plutôt aujourd'hui que demain,  
 Je voudrois être dans la bière.

*La Mort.*

Venez après, Mademoiselle,  
 Et ferrez tous vos acquêts,  
 Soit que vous foyez laide ou belle ;  
 Il faut dire adieu à vos caquets,  
 Vous n'irez plus dans les banquets,  
 Où le Dameret vous cajole ;  
 Croyez plutôt à ma parole,  
 Les cieux sont les plus beaux acquêts.

*La Demoiselle.*

Que me servent mes beaux atours,  
 Mes habits & ma gentillesse,  
 Ma coëffure à tous les jours,  
 Mes eaux, mon fard & ma jeunesse ?  
 Hélas ! il eût bien mieux valu  
 Que j'eusse occupé ma mémoire  
 A ne songer qu'à la vertu,  
 Qui me procureoit la gloire.

*La Mort.*

Ha ! pauvre Femme de village,  
 Qui n'avez maille ni denier,  
 Qui portez vendre du fromage  
 Dans ce misérable panier ;  
 Si vous avez bien su garder  
 Patience en votre misère,  
 Vous me suivrez bien sans gronder  
 Dans le chemin qu'il vous faut faire.

*La femme de village.*

Je prends la Mort en patience,  
 Car au monde je n'ai plus rien ;  
 Soldats ont pillé ma finance,  
 Et sergens ont volé mon bien.  
 Je suis le rebut du village,  
 Pour moi nul n'a de charité,  
 Car on méprise vieil âge,  
 Et l'on fuit la pauvreté.

*La Mort.*

Et vous, la belle Mijorée,  
 Qui maints surplis avez vendus,  
 Dont de l'argent êtes fourrée  
 Par tant de cottes que rien plus ;  
 Vos grands amas sont superflus,  
 Vous êtes vieille & fort cassée,  
 Dites adieu à vos carolus,  
 Dans un jour vous ferez trouffée.

*La vieille Chambrière.*

La Mort me fait bien connoître,  
 Personne ne peut la tromper ;  
 Il n'est que trop vrai que mon maître  
 S'est bien par moi laissé duper.  
 J'ai souvent mis son vin en broche,  
 Dont il ne s'est pas apperçu ;  
 Maintenant la Mort qui m'accroche,  
 Me déçoit comme j'ai déçu.

Approchez-vous

*La Mort.**La Mort.*

Approchez-vous, Revendresse,  
 Sans plus au monde demeurer;  
 Votre corps aujourd'hui ne cesse  
 Et de pàtir & d'endurer,  
 Le tout pour gagner cette vie  
 Qui s'écoule si promptement,  
 Et qui d'ordinaire est suivie  
 D'un repentir assurément.

*La Revendresse.*

Il est vrai que nos jours au monde,  
 Sont remplis de diversité,  
 Aujourd'hui sur un on se fonde,  
 Demain on craint l'adversité;  
 Mais malgré toute pauvreté,  
 Je voudrais bien ne vous pas suivre;  
 Laissez-moi passer cet été,  
 Car il n'est rien tel que de vivre.

Femme charnelle & mal vivante,  
 Qui jamais ne songez à moi,  
 Est-ce que je vous épouvante ?  
 Vous êtes surprise, je crois.  
 Vous vous êtes trop divertie,  
 Laissez le monde & ses appas;  
 Dansons le branle de force,  
 Je vous tiens bien, ne craignez pas.

*La femme amoureuse.*

A ce péché je fus soumise,  
 Maudit en soit le métier,  
 J'ai quitté mon salut, l'Eglise,  
 Le Chapelet & le Pseau ier;  
 Mais ira-je prendre une corde,  
 Et me porter au désespoir ?  
 A tout péché miséricorde,  
 Je me range à votre pouvoir.



*La Mort.*

Venez-ça, Garde-d'accouchée,  
 La Mort ne vous peut faire peur ;  
 Car cent fois vous m'avez touchée  
 Sans nul soulèvement de cœur.  
 Combien de filles & de femmes  
 Sont toutes mortes dans vos bras ?  
 Etes vous plus que tant de dames  
 Pour aussi ne les suivre pas ?

*La Garde - d'Accouchée.*

J'ai vraiment pressé des bains  
 Pour des compères ou commères ;  
 Cent femmes sont aux cimetières,  
 Qui sont mortes dedans mes mains.  
 J'avois toujours de bonnes nippes,  
 Car j'étois adroite à tromper ;  
 Mais il me faut rendre frippes,  
 Puisque la Mort me vient gripper.

*La Mort.*

Approchez, Brunette gentille,  
 Donnez-moi votre doigt menu,  
 Quoique vous soyez jeune fille,  
 Votre dernier jour est venu :  
 Mort n'épargne ni gros ni menu ;  
 Grand ou petit, de toute taille,  
 Fût-il couvert, fût-il tout nud,  
 Il faut que dans la fosse il aille.

*La jeune Fillette.*

Hélas ! maman, venez à moi,  
 Je ne fais pas ce qui m'emporte,  
 Je suis toute tremblante d'effroi ;  
 Cachez-moi derrière la porte :  
 Pour moi je crois que je suis morte ;  
 Je n'en puis plus, je vous promets,  
 Si d'ici la Mort me transporte,  
 Je ne reviendrai plus jamais.



*La Mort.*

Marchez avant, Relieuse,  
 Pour rendre compte de vos faits;  
 Si vous n'avez été pieuse,  
 Vous n'irez point là-haut jamais!  
 Au ciel personne ne monte,  
 Si ce n'est par la charité;  
 Faites là-dessus votre compte,  
 Car au ciel tout est compté.

*La Religieuse.*

En tout j'ai fait ce que j'ai pu,  
 Aux pauvres selon leur vue,  
 Les faméliques j'ai repus,  
 Non si bien que j'étois tenue;  
 Mais si haute m'est avenue,  
 Comme c'est sans mauvaieseté,  
 Le ciel, que j'ai toujours en vue,  
 Peut-être de moi aura pitié.

*La Mort.*

Oyez, on vous fait à savoir  
 Que cette vieille sorcière,  
 A fait mourir, matin & soir,  
 Plusieurs gens en maintes manières;  
 Ainsi comme une meurtrière  
 Que la Mort doit faire périr,  
 Pour la conduire au cimetière,  
 Je m'en vais la faire mourir.

*La Sorcière.*

Mes bons amis, ayez pitié  
 De moi, très-pauvre pécheresses,  
 Et me donnez, par amitié,  
 Quelques *De profundis* ou Messes.  
 J'ai fait du mal en ma jeunesse,  
 Mais j'en ai du ressentiment;  
 Et peut-être que ma tristesse  
 Fléchira Dieu dans ce moment.

*La Mort.*

Le bon Dieu chérit les dévôtes,  
 Quand elles sont filles de bien ;  
 Mais il n'aime point les bigottes,  
 Qui dans le fond ne valent rien.  
 Ce ne sont que des sœurs collettes,  
 Qui semblent saintes au-dehors ;  
 Mais dessous leurs coëffes & cornettes,  
 Elles cachent mille remords.

*La Bigotte.*

Il est vrai, je me suis montrée  
 Bien meilleure que je n'étois :  
 En cent fois de tristesse outrée,  
 Chacun croyoit que je jeûnois :  
 Cependant il est véritable  
 Que je disois le petit mot,  
 Que je buvois du vin à table,  
 Et trempois mon pain au pot.

*La Mort.*

Sus, tôt, Margot, venez en avant ;  
 Etes-vous maintenant derrière ?  
 Vous devriez bien marcher devant,  
 Et danser toute la première.  
 Vous en savez bien le métier,  
 Puisque vous portez la marotte,  
 Je vous attends à mon moulier,  
 Où danse aussi bien sot que sottie.

*La Sotte.*

Entre vous, fillettes jolies,  
 Ecoutez ce que je vous dis :  
 Laissez-là toutes vos folies,  
 Si vous aimez le paradis.  
 J'ai fait au monde des sottises,  
 J'en demande au Sauveur pardon,  
 Sa miséricorde qu'on prise,  
 De sa grace fera le don.

*La Reine morte.**L'Auteur.*

Reine, j'étois dans l'Univers,  
 Chérie, redoutée & crainte,  
 Et me voici curée aux vers,  
 Et du trait de la Mort atteinte ;  
 Dans la terre je suis contrainte  
 De me voir coucher à l'envers :  
 N'ai-je pas grand sujet de plainte,  
 D'être sujette à ce revers.

Passant, ici qui me contemple,  
 Profite de ma triste mort ;  
 Que ce corps te serve d'exemple,  
 Le tien aura le même sort ;  
 Use envers lui ton artifice,  
 Pour le rendre parfait & beau ;  
 Il faut à la fin qu'il pourrisse  
 Comme le mien dans le tombeau.

Vous qui voyez cette peinture,  
 Papes, Rois, Princes & Seigneurs,  
 Pour ceux qui sont en sépulture,  
 Priez Dieu du fond de vos cœurs.  
 De mort n'échappe créature ;  
 Allez, faites, mais vous mourrez ;  
 Ce monde fort peu dure,  
 Faites bien, vous le trouverez.

Jadis furent comme vous êtes,  
 Ceux qu'ici voyez danser,  
 Allant, parlant comme vous faites,  
 Et des morts même se gausser ;  
 Cependant d'eux est-il nouvelle  
 Depuis qu'ils sont trépassés ?  
 Gardez donc à votre vaisselle,  
 Et priez pour eux, c'est allez.

LA MORT MENACE L'HUMAIN LIGNAGE.

Mort met à bas tout homme,  
Dieu m'a donné pouvoir sur lui,  
Pour punition de la pomme  
Il faut qu'il périsse aujourd'hui.

Il avoit dit : n'en mangez mie ;  
Et pour cette transgression,  
L'homme perd la mortelle vie,  
Avec sa glorification.



*La Mort déclare son devoir.*

Je suis la Mort, de nature ennemie,  
Qui tout vivant finalement consomme,  
Adnichilant à tous humains la vie,  
Et réduisant dans la terre tout homme ;  
Je suis la Mort, qui dure me surnomme,  
Pource qu'il faut que tout je mette à fin,  
Parens, amis & Rois, & tout le train,  
Je fauche tout & réduis tout en poudre,  
Et suis de Dieu commise, afin  
Que le mortel me craigne comme un foudre.

*Mort engendrée d'Eve & d'Adam.*

Adam, le jour de sa création,  
Commet péché par désobéissance,  
En commettant prévarication,  
Se vit soumis à mon obéissance ;

Dieu me donna sur lui cette puissance,  
Et sur les corps de sa postérité,  
Pour les meurtrir de son autorité :  
Ainsi dès-lors me voyant en faisine,  
J'anéantis toute l'humanité,  
Bois, feuilles, fleurs, bouton & racine.

*Mort fait mourir Abel.*

Cain me fit la première ouverture,  
Versant le sang de son frère Abel ;  
Mais il ne put cacher cette aventure  
Aux yeux de Dieu, ni du Père éternel ;  
Car il sentit alors angoisse amère,  
Et de mon dard, qu'on ne peut éviter,  
Il vit, malgré tout ce qu'il m'a pu faire,  
Qu'on ne sauroit jamais me résister ;  
Car fût-ce en tout autant qu'un sagittaire  
Qu jeune ou vieux, il faut enfin sauter.

*La Mort depuis fait tout mourir.*

Ainsi du ciel en possession mise,  
 Pour de mes droits paisiblement user,  
 J'ai pris depuis, & j'ai pris à ma guise,  
 Ceux qu'il m'a plu, qui croyoient m'abuser :  
 Et n'ai voulu dans le monde exécuter  
 Bonté, beauté, esprit, vaillance,  
 Que je n'aye fait venir à cette Danse,  
 Qu'aucun n'a su jusqu'ici refuser,  
 Parce qu'on doit me rendre obéissance,  
 Quoi contre moi que l'on puisse causer.

*La Mort pour tarder ne manque pas à venir.*

Dessus ce bœuf, qui marche pas à pas,  
 Je suis assise & ne me hâte pas ;  
 Mais sans courir je donne le trépas.  
 Les plus fendants ne s'en peuvent dédire,  
 Quand de mon dard je les assène à point ;  
 De ma laideur tout le monde a beau rire,  
 Si faut qu'il vienne & qu'il vienne à ce point,  
 Où mon pouvoir a droit de les conduire ;  
 Sans regarder s'il a long-temps vécu,  
 S'il a chez lui la maille ou l'écu,  
 S'il n'est qu'un fat, s'il est noble personne,  
 Il faut qu'il soit de ma fleche vaincu,  
 Sans respecter ni Sceptre ni Couronne.

*La Mort prend gens endormis à toute heure.*

Assez souvent, sans flûtes, sans tambour,  
 Endort les gens sous de riches courtines,  
 Les amusant de jour en jour ;  
 Et ces créatures peu fines,  
 Ne songent pas que je leur joue un tour ;  
 Car lorsqu'elles pensent à rire,  
 Et doucement se divertir,  
 Tout-à-coup je leur viens dire  
 Que le temps presse de partir.  
 Ce mot est dur à leur oreille,  
 N'ayant jamais à moi pensé :  
 Ainsi lorsque tout dort je veille,  
 Pour attraper un trépassé.

*La Mort par guerre.*

Dieu, d'autrefois en vengeances cruelles,  
 De leurs forfaits, qu'il ne peut trop punir,  
 Fait naître aussi de sanglantes querelles,  
 Qui subsistent long-temps avant de finir.  
 C'est par moi qu'il meut la guerre,  
 Qui désole toute la terre,  
 Et fais tout périr par la faim.

O Mortels ! si vous êtes sages ;  
 Appréhendez toujours la main  
 Du Sauveur votre Souverain,  
 Qui souffre long-temps vos outrages,  
 Mais qui se vengera enfin.

*La Mort par famine.*

Autre pays est puni par famine,  
 Pour les péchés des petits & des grands ;  
 La Mort y ronge & toute chose mine,  
 Et ne regarde à condition ni rang ;  
 Elle moissonne & terres & provinces,  
 Attaque Rois, Empereurs, Papes & Princes,  
 Si qu'on ne peut écrire tous les jours  
 Nombre de ceux de son dard qu'elle pince  
 Parmi le peuple & dans les grandes cours.  
 En un mot, je détruis un royaume un empire,  
 Et cela bien plutôt qu'on ne le peut écrire.

*La Mort par mortalité.*

Souvent encore ma servante fidèle,  
 Que j'appelle mortalité,  
 Se vient ruer sur la race mortelle,  
 Qu'elle moissonne en quantité :  
 Elle n'a point d'humanité,  
 Elle n'accorde rien aux prières,  
 Les plus hauts dans la vanité,  
 Sont précipités dans leurs bières ;  
 Et quelquefois sa cruauté  
 Fait de leurs corps un monceau de pierres,  
 Sans distinguer richesse ou qualité.

*La Mort se sert de ses trois verges.*

Par le moyen de ces trois verges dures,  
 Plus cruelles que les lions,  
 Je moissonne les créatures  
 Par centaines & par millions ;  
 Et j'ai tant fait que maints régions  
 Sont à présent inhabitées,  
 Qui de mon dard ont été maltraitées,  
 Sans espoir de secours des autres nations ;  
 Car une fois, quand Dieu se courrouce,  
 Contre ses saintes émotions  
 On ne trouve point de ressource.

*La Mort par maladie ou fièvre.*

J'ai même une bonne servante,  
 Qui mine aussi de nos humains le corps,  
 Qui de tuer toujours se vante,  
 Et qui jamais n'a de remords,  
 Car le mal toujours la contente.

Près, dit-elle, est dans l'attente,  
 Oncques foibles, oncques les forts  
 Sont frappés de ma flèche sanglante,  
 Pour jeter avec les morts,  
 Que je trouve à tas sous ma tante,  
 Quand je renverse, vigilante,  
 Le butin de tous leurs efforts.

*La Mort a les accidens pour serviteurs.*

Les accidens, qui jamais ne sommeillent,  
 Soir & matin sans cesse sont au guet,  
 Et bien souvent les mortels ils éveillent,  
 En les prenant au trébuchet ;  
 Ils ont beau entr'eux se défendre,  
 Ils ne peuvent s'en exempter,  
 Un coup de tuile les fait rendre,  
 Un bâtiment qu'on ne peut éviter,  
 En un instant, un coup de foudre,  
 Met par fois cent hommes en poudre ;  
 Un déluge, un débordement,  
 Une chute, une glissade,  
 Rend la créature malade,  
 Et la porte au monument.

*La Mort a brigands qui la suivent.*

Par les brigands & voleurs dans les bois,  
 Amis de mort, hommes diaboliques,  
 Je range encore mille ames sous mes loix,  
 Et j'aime fort ces mortelles pratiques,  
 Tout en est plein au monde maintenant ;  
 Et par cette prompte voie,  
 Eux seuls m'en envoient autant  
 Que la fièvre m'en envoie.  
 Puis après ces mêmes larrons,  
 Accusés de mille carnages,  
 Dans les bois ou ès environs,  
 Sont pendus pour leurs brigandages,  
 Et je les vois ici par millions.

*La Mort a justice qui la sert.*

Justice aussi, qui souvent anticipe,  
 Par fois mourir fait beaucoup d'innocens,  
 Et tout autre qu'elle en dissipe,  
 Ils s'assemblent chez moi par cents,  
 Leur mort à tous est bien diverse :  
 L'un par fois est décapité,  
 D'autres, couchés à la renverse,  
 Sont rompus par nécessité ;  
 Celui-ci passé par les armes,  
 Et cet autre, malgré ses larmes,  
 Parce qu'il a commis mille maux,

Est tiré à quatre chevaux.  
 L'autre par fois, pour toute bière,  
 N'a que le sein de la rivière,  
 Ou que le creux de l'Océan,  
 Et j'en ai grand nombre par an.

*La Mort a duel à son service.*

Après ma servante justice,  
 J'ai le duel à mon service,  
 Et ce duel, en vérité,  
 Me sert avec fidélité.  
 Il se fourre dans les provinces,  
 Fait battre princes contre princes,  
 Les seigneurs contre les seigneurs,  
 Enveloppe dans ses malheurs  
 Les vassaux & les domestiques,  
 Les villes & les républiques,  
 Qui toutes, avec cruel dessein,  
 Se portent la mort dans le sein :  
 Il ne faut rien qu'une parole,  
 Ou bien quelque rapport frivole,  
 Sur le pré j'apperçois soudain  
 Mes mortels l'épée à la main,  
 Qui souvent, lorsque moins j'y pense,  
 Me font ici la révérence ;  
 Car un coup à travers le corps,  
 Les met, damnés, au rang des morts ;  
 Sans que de mon trône je sorte,  
 J'en ai beaucoup de cette sorte ;  
 Mais de toutes les nations,  
 De toutes les conditions,  
 De soldats & de capitaines,  
 De lieutenans, de porte-enseignes,  
 De sergens contre les tambours,  
 D'agiles contre les lourds,  
 Enfin, de toutes les manières,  
 Tous bossus sont mes cimetières ;  
 Et je ne saurois dire ainsi  
 Combien il en arrive ici.

*La Mort de nul n'a crainte.*

En mes exploits je n'épargne personne,  
 Je prends bergers, porte-couronne,  
 Je me ris de toute grandeur,  
 Je triomphe de la valeur,  
 De la force, de la noblesse,  
 Qui ne vit que de la mollesse ;  
 Le grossier & l'homme d'esprit,  
 En son temps tout cela périt :  
 Je ne fais point de différence

D'un valet & d'une éminence ;  
 Je méprise l'extraction,  
 Le bonheur ou l'affliction,  
 Le pauvre aussi bien que le riche,  
 Le libéral comme le chiche,  
 En un mot, grands & petits,  
 Assouvissent mes appétits.

*La Mort abat toute vanité.*

Je ternis la beauté mondaine,  
 Je fais tarir source & fontaine,  
 Je réduis toutes choses à rien,  
 D'un corps mortel j'en fais du sien ;  
 De tel qui croit voir la lumière  
 Je le renverse dans la bière :  
 Je mets les maîtres avec les serfs,  
 Je romps les corps & les nerfs ;  
 Des corps bien faits, ces femmes d'amour,  
 Visages fardés, quelque jour,  
 Par moi deviennent si mal faits,  
 Qu'on ne les peut plus voir jamais,  
 Ou si on les voit, on se bouche  
 Aussitôt le nez & la bouche ;  
 Car leur horrible puanteur,  
 Par bouche & nez répond au cœur.  
 Ainsi de beau je fais devenir laid ;  
 J'attaque le poil vieux comme le poil folet ;  
 La chair en bon point, bien nourrie,  
 Je la rends bien plutôt pourrie ;  
 Je l'accable de mille maux,  
 Je lui donne mille assauts,  
 Soit par petite vérole,  
 Maintenant par une rougeole,  
 Qui rend bientôt le teint terni,  
 Et plus qu'un miroir uni,  
 Et livide comme la terre,  
 Fût-il aussi beau qu'un verre.  
 Mais aussi je fais le passage  
 Pour aller au céleste héritage,  
 Pourvu qu'on soit homme de bien ;  
 Au contraire, si l'on ne vaut rien,  
 Je le conduis dedans la voie  
 De l'enfer, cruel rabat-joie,  
 Où il va souffrir le tourment  
 Pour ses péchés bien tristement.  
 Ainsi dans ma maison déserte,  
 C'est le lieu de gain ou de perte,  
 Soit qu'on soit méchant ou bon,  
 Et qu'on soit monarque ou non ;

Cet enfant dont on se délivre,  
 N'est pas né pour toujours vivre ;  
 Il faut, après bien des tours,  
 Qu'il vienne au dernier de ses jours,  
 Qu'il fasse bâtir édifices,  
 Qu'il achète plusieurs offices,  
 Qu'il soit président ou conseiller,  
 Riche marchand, pauvre sellier,  
 Tout cela ne sert pas d'un zeste,  
 Puisqu'en un mot, pour trépasser,  
 Il faut au monde tout laisser :  
 Qu'il entende s'il veut la danse,  
 Qu'il soit un joueur d'importance,  
 Qu'il touche épinette ou luth,  
 Que la maison soit son but,  
 Je me moque de ses adresses,  
 Je me raille de ses finesses,  
 Il faut qu'il vienne quelque jour,  
 Comme on dit, cuire à mon four,  
 Comme toute humaine créature,  
 A la fin vient en pourriture,  
 C'est le décret de l'Eternel  
 Prononcé contre le mortel.

*Balade.*

S'il est ainsi que la mort soit certaine,  
 Et qu'elle cause à tous de la douleur,  
 Que même l'heure est incertaine,  
 Qui nous conduit au bonheur.  
 Il me semble bien, homme & femme,  
 Qu'il faut songer à ce moment  
 Où le corps quittera son ame  
 Jusqu'au jour du jugement.  
 Ce seroit, je vous assure,  
 Après un tel avertissement,  
 Etre opiniâtre outre mesure,  
 D'être dans l'endurcissement.  
 Pour moi, pour éviter la peine,  
 Et l'épouvantable tourment  
 Qu'on souffre dans ce lieu de gêne,  
 D'enfer, dont le nom seulement,  
 Fait trembler toute ame craintive ;  
 Je m'en irois, chargé de fers,  
 Me mussier, pauvre chétive,  
 Dedans les plus affreux déserts,  
 Afin que par ma pénitence,  
 Je puisse, au jour de mon trépas,  
 Avoir le ciel pour récompense,  
 Et ne point descendre là-bas.





Trop s'abuse la créature  
 Qui met son seul contentement  
 Aux délices de la nature,  
 Qui passent dans un moment :  
 Qui trop s'attache, je vous jure ;  
 A tous ces plaisirs passagers,  
 Tombant dedans la sépulture,  
 Expose son corps aux dangers  
 De souffrir une peine dure  
 Parmi tous les démons légers,  
 Qui voudroient dedans leurs vergers  
 Tenir chacune créature.

*Les trois Morts.*

— S'il est ainsi qu'il faut partir,  
 Songez qu'il vous faut repentir  
 De vos péchés & de vos crimes,  
 De crainte d'être les victimes  
 Du démon, qui dessus vos pas  
 Marche pour vous tirer là-bas,  
 Dès que la Mort, à tous sévère,  
 Vous aura mis dans un suaire.

Pleurez vos criminels forfaits,  
 Tous les torts que vous avez faits ;  
 Restituez, sans nulle attente,  
 A cette veuve, à l'orphelin,

Qui porte avec impatience  
 La perte de sa substance.  
 Cet or, à l'heure du trépas,  
 D'enfer ne vous sauvera pas ;  
 Restituez la renommée  
 Que vous avez si mal semée ;  
 Avec le prochain désormais,  
 Remettez-vous en bonne paix ;  
 Sans cela que pas un n'espère  
 De voir dans le ciel Dieu le père,  
 Ni cette auguste Trinité,  
 Qui règne dedans la clarté.  
 Je vous assure qu'à personne  
 La gloire du ciel ne se donne,  
 Qu'il ne pratique le bien,  
 Et ne rende à chacun le sien :  
 C'est la loi qu'a si bien apprise  
 Le bon Patriarche Moïse,  
 Qu'à tous les fidèles il donna,  
 Que premier lui-même il garda ;  
 Et qu'il faut, sur ce saint modèle,  
 Que garde encore tout vrai fidèle,  
 S'il ne veut perdre, en vérité,  
 Le bonheur de l'éternité.

F I N.

S'ENSUIT LE DEBAT DU CORPS ET DE L'AME,  
Très-utile & profitable à un chacun.



**U**NE grande vision, en brief écrite,  
Jadis fut révélée à Philebert l'Hermite,  
Homme de sainte vie & de fort grand mérite,  
Qui onques par lui ne fut parole dite.  
Il étoit grand au siècle & de grande extraction,  
Mais pour fuir le monde & sa déception,  
A lui fut révélée ladite vision ;  
Tantôt devint Hermite en grande dévotion,  
Par nuit quand le corps dort & l'ame souvent  
veille,

Avint à ce prud'homme une grande merveille,  
Car il vit un corps mort parlant à son oreille,  
Et l'ame d'autre part du corps s'émerveille,  
L'ame se plaint du corps & de ses grands ou-  
trages,  
Le corps répond à l'ame, tu as fait les dom-  
mages ;  
Or alléguèrent raison, & puis après usage,  
Tout ce retint l'Hermite, comme prud'homme  
sage.



*Comme l'Ame parle au Corps.*

**H**É! dolent corps, dit l'ame, qu'es-tu donc  
devenu ?  
Devant hier tu étois pour un homme sage  
tenu ;  
Devant toi s'inclinant le sage & le menu,

Or es soudainement à grand honte venu ;  
Le monde te portoit révérence & honneur ;  
Les grands & les petits te réclamoient seigneur ;  
Il n'y avoit cetui qui n'eût de toi grand peur ;  
Or as du tout perdu ta gloire & ta valeur ;



De sens & de raison noblement ornée,  
 Tu es du tout madame, à toi je fus donnée :  
 Ta chambre fus, & par toi gouvernée.  
 Puis donc que Dieu t'a sur moi donné puissance,  
 Et t'a donné raison & claire connoissance,  
 Tu deusses bien être en telle prévoyance,  
 Que péché n'eusse fait par ma grande ignorance ;  
 Pource tout sage homme doit favoir & entendre,  
 Que l'ame on doit blâmer, qui ne se veut défendre ;  
 Que l'on ne doit la chair, ni blâmer ni reprendre,  
 Le corps laisser remplir & les gras morceaux prendre :  
 L'esprit en tout doit la chair bien gouverner,

Ni faim, ni froid, ni soif, ne le fait endurer,  
 Les délices du monde sont démesurés,  
 Autrement sans péché ne peut la chair durer ;  
 L'ame donc si a la chair en sa commande,  
 A la chair convient faire ce que l'ame commande.  
 Si tient à grande folie contre moi ta demande,  
 Si nous faisons folie, ne fais que tu demande,  
 Tu as du bien & mal parfaite connoissance,  
 Si j'ai fait bien ou mal c'est tout par ta licence ;  
 Car bien fais que sans toi je n'ai nulle puissance,  
 Donc tu dois porter du tout la pénitence ;  
 De toi vient le péché, de toi vient la folie ;  
 Je ne puis plus parler, ne t'en déplaîse mie ;  
 Car je sens autour de moi la grande maladie,  
 Qui me mord & me ronge ; or t'en va, je te prie.



*Cy répond l'Amé au corps.*

**L**ORS dit l'ame à la chair, encore n'es-tu point  
 De laisser la querelle & le plaid en tel point ?  
 Car ta parole amère ou de douleur n'a point,

Le culpe met sur moi, & durement me point,  
 Chair pauvre & dolente, pleine d'iniquité,  
 Ta mauvaistie m'a fait perdre ma dignité,  
 Et ta parole n'a aucune vérité.

Où sont tes grands maisons avec tes édifices,  
 Ton palais & ta cour peinte de couleurs riches ?  
 Qui sont tes écuyers mis en divers offices ?  
 Ton sens & ta mémoire est bien musard & nice,  
 Bien est le dez changé & la chance tournée ;  
 En lieu de grand palais & de chambre parée,  
 Dedans terre sept pieds est ta chair enfermée :  
 Et ja par mes méfaits en enfer suis damnée ;  
 Hélas ! Dieu m'avoit fait si noble créature,  
 De moult noble nature, de moult noble figure,  
 Et après par baptême m'avoit fait nette & pure,  
 Mais je suis en péché par toi & ton ordure,  
 Partoi, dolente chair, suis de Dieu réprouvée,  
 Je puis bien dire, hélas ! pourquoi suis-je on-  
 ques née ?

Mieux me voulûtes cacher, que fusse anichilée :  
 Ou du ventre de ma mère au sépulchre portée,  
 Tant que tu as vécu en ta mortelle vie,  
 De toi bien ne me vint, ni de ta compagnie,  
 A péché m'as attiré & à faire folie,  
 Dont seront en douleur, qui ne nous faudra mie.  
 Notre peine surmonte le mal & le martyre ;  
 Mais quand dure toujours la peine en est pire,  
 Que cœur qui soit humain n'en sût penser ne  
 dire,

Sans confort ni remède tout greverie soupire :  
 Où sont tes lits de plume, tes linges & sen-  
 teurs,

Et tes draps d'écarlate diverses couleurs ?  
 Les épices confites de diverses odeurs,  
 Et tes pièces d'argent pour servir les seigneurs ?  
 Tes chiens, tes levriers, courant en ces bois  
 hauts ?

Où est la fuyagine, où sont tes gras morceaux ?  
 Le faix de ta maison envers toi moult s'ap-  
 proche.

O chair & cuir pourris n'y a dent qui ne loche,  
 Tu as en grand péché moult de bien amassé,  
 Par force de barats ton serment tu as faussé,  
 Par peine & par labeur tu as ton corps lassé ;  
 Mais en une seule heute tout s'en est ja passé,  
 Tu n'eus oncques parens ni amis en ta vie,  
 Tu n'eus honte de toi & de ta compagnie ;  
 Tels scrvant ta mesgnie, ne donneroient pour  
 toi une pomme pourrie :

Ils se passent de toi moult bien légèrement ;  
 Car ils ont maintenant à leur commandement,  
 Ton or & ton argent, & ton contentement,

Et n'as de demeurant fors que ton damnement.  
 De toutes tes richesses, de toute ta chevance,  
 Qu'as au monde laissé en moult grande abon-  
 dance,

Ns donneront pour toi ni pour ta délivrance,  
 Dont un pauvre peut prendre un jour sa sub-  
 sistance.

Or pour dolente chair sentir & éprouver,  
 Pourquoi doit-on le monde fuir & réprouver ?  
 Car nul ne peut en lui que fausseté trouver,  
 Et ne le peut-on mieux que par la mort prouver ?  
 Tu n'as robe d'ouvrier qui riche robe taille,  
 Tu es de la lignée du pauvre gazonnaille ;  
 Tu ne feras jamais à pauvre lit de paille,  
 Jamais n'auras cheval pour entrer en bataille,  
 Tu n'as pas maintenant la peine & le tourment  
 Que je souffre pour toi & sans allégement ;  
 Mais tu l'auras après le jour du jugement,  
 Quand reviendras en vie, si l'Écriture ne ment.  
 Regarde bien la vie, & puis la mort te mire,  
 Tu as été tyran, qui toujours prend & tire ;  
 Ores te tire le ver qui te ronge & déchire,  
 A mon parler mets fin, car plus ne fais que dire.

*L'Auteur.*

Quand le corps voit que l'ame si très-fort le  
 mal mène,

Les dents arsteint très-fort, & la tête moult  
 mène,

Lors gémit fort & pleure & met toute sa peine ;  
 Comment respirer puisse & rendre son haleine ;

Quand il eut levé la tête, & as vigueur reprise,  
 Il dit à l'esprit : j'ai mal mis mon service,

Prias as plaïd contre moi, mais quand bien je  
 l'avise,

Tu ne me faudras du tout à la devise,  
 Il n'est pas de merveille, de la chair les mé-  
 faits,

Légalement incliné, légèrement défait,  
 Et ce qui est en elle n'y a rien de parfait,

Ce que raison ordonne & ce que raison fait,  
 L'une pare l'ennemi l'autre le monde rue,

Pour cela pauvre chair ne dût avoir tenue,  
 Que ne soit par desir de léger abattue,

Ou tout présentement déconfite & perdue :  
 Mais ainsi que tu dis, Dieu qui t'a fait & crée,

Mais tout le demeurant t'est plein de vanité :  
 Vérité est que l'ame doit le corps adresser ;

Mais la chair ne se peut par l'ame corriger,  
Si l'ame se repent ne fait que rechiner ;  
Rien le corps ne veut faire que boire & man-  
ger.

Quand le corps doit jeûner lors a mal à la tête,  
S'il ne boit le matin, c'est une grande tempête,  
Un peu de pénitence lui fait grande molesse,  
Qu'on ne peut de lui traire joie, ris ni fête :  
Je deusse bien avoir par droit seigneurie,  
Mais tu me l'as ôté par ta forcenerie,  
Tels délices charnels, ta dolente folie,  
Au profond puits d'enfer nous font hôtellerie ;  
Bien fais que j'ai failli que ne t'ai refrenée,  
Mais par ta flatterie j'ai été barratée ;  
Par les délits mondains après tni m'as menée,  
Contre toi en doit être la sentence donnée,  
Tu es toujours allée le chemin & la voie,  
Des délices corporels que je te défendois ;  
De l'ennemi d'enfer qui toujours nous gueroye,  
Pource avons perdu du paradis la joie ;  
Ce nom de *baratus* doit bien le monde avoir,  
Car alors quand il veut les pécheurs décevoir,  
Plus leur donne de biens & fait richesses avoir,  
Puis leur fait par la mort leur pauvreté savoir :  
Le monde devant-hier te montroit beau visage,  
Richesse te donnoit beauté & grand lignage,  
Et si tant promettoit de vivre par grand âge,  
Il t'a du tout failli, perdu en as l'usage ;  
Ta face a été souventefois mirée,  
Tes mains, tes pieds, tes bras, souvent mis en  
burée ;  
Bien puis dire que fus de trop mal-heure née,  
Quand par tes grands délits maintenant suis  
damnée.

*L'Auteur.*

Quand le corps voit que l'ame si souvent  
se repent,  
A crier & à braire, & éplorer se prend,  
Joie n'est plus en lui, tristesse le comprend,  
Puis après par paroles simplement il se rend.

*Cy répond le Corps à l'Ame, & dit :*

**H**ÉLAS ! quand je croyois hautement main-  
tenir  
Mes grandes possessions & mes terres tenir,  
Lors oncques de la mort ne put me souvenir,  
Et jamais ne cuidasse à telle heure venir :  
Je vois la mort venir, que si fort m'a attrapé,

Commandement de Roi ne vaut rien, ni de  
Pape,

Ni vaut or ni argent, manteau fourré de chape,  
Ame est toute damnée, après je le serai,  
Tu souffres maintenant, après je souffrirai,  
Mais assez dois souffrir, puisque je ne serai,  
Et par bien des raisons que je te montrerai :  
Quand la Sainte Ecriture nous dit & nous ra-  
conte,

Que tant que Dieu plus fait, & plus haut  
l'homme monte,

Tant plus étroitement le fera rendre compte,  
Et si faut à compter, tant plus sera à honte ;  
Dieu t'a donné raison, sens & entendement,  
Force pour faire le sien commandement,  
Volonté pour fuir le mauvais jurement ;  
Tu en rendras compte au bout du jugement ;  
De tes nobles puissances as follement usé,  
Ton temps as despensé & si trop amusé,  
Pource est devant Dieu durement accusé,  
Et Dieu a par raison Paradis refusé ;  
Mais de ce que as pu, pauvre poudrière,  
Que la vermine assaut par-devant & derrière ;  
Dieu ne m'avoit donné puissance ni manière,  
Où je puisse sans toi aller n'avant n'arrière.  
La chair ne peut sans l'ame ni venir ni aller,  
Monter en Paradis, en Enfer dévaler,  
Ni les nuds revêtir, ni les pauvres hôteler ;  
Mais si l'ame vouloit ouyrer en bonne guise,  
Aimer notre Seigneur & faire son service,  
Elle ameneroit du tout à sa devise ;  
Et tu ne l'as pas fait, pource seras mal mise.  
De la Sainte Ecriture bien je me souviens,  
Qui dit, qu'au dernier jour relever me con-  
vient.

Hélas ! dure sera la journée qui advient,  
Qu'en peine corporelle perdurable devient.

*L'Ame répond au Corps.*

**A**LORS s'est mise l'ame en grande afflic-  
tion,  
Hé ! pourquoi suis-je faite de telle condition,  
Que je vivrai toujours sans termination ?  
Puisque suis obligée à telle damnation,  
Je tiens la bête brute moult fort bien heurée ;  
Car quand le corps défaut, l'ame est tôt finée ;  
Pource me vaudroit mieux que fusse annihilée,  
Ou du ventre de ma mère au sépulchre portée.

*Le Corps demande à l'Ame.*

63

Serpens envenimés de leurs corps hantissoient,  
A bassins embrasés les yeux sembler étoient,  
Dont chacun d'eux jeta avec sa trappe-torte,  
La pauvre ame chargèrent comme une bête  
morte,  
Et quand la douloureuse entre d'enfer la porte,  
Durement se complaint, & fort se déconforte.

*L'Ame.*

Entre les mains du diable à haute voix  
s'écrie,  
Secourez-moi, Jesus, très-doux fils de Marie,  
Las ! ne considérez pas maintenat ma folie,  
Ayez pitié de moi par votre courtoisie.

*Les Démons.*

Quand les deux ennemis ont ce mot en-  
tendu,  
Tout le temps de ta vie tu l'as mal dépendu,  
Donnée est ta sentence, & le loyer rendu :  
Dorénavant ni vaut rien plus crier & braire ;  
Car plus ne trouveras Jesus-Christ débonnaire  
Et jamais ne verras ni soleil ni lumière.

*L'Auteur.*

A ces dures paroles le prud'homme s'éveille,  
Si fut épouvanté, ne fut pas de merveille,  
A telle vie demeurer du tout s'appareille,  
Dont tous les péchés Dieu absoudre le veuille ;  
Tantôt se joint à Dieu, & tout honneur dé-  
prise,

Et de tous biens mondains perdit la convoitise ;  
Aux mains de Jesus-Christ, & à sa comman-  
dise,

Offre son corps, son ame pour faire son service :  
Tout le monde, dit-il, est plein de tricheries ;  
Car il tient en sa main la bonne & sainte vie :  
Vertu est bien, dit-il, & sagesse est folie,  
L'homme est bien fou qui au monde se fie :  
Soit qui veut être au monde pour sage homme  
tenu,

Fasse qu'il ait deniers, argent & or moulu,  
Au dernier de son compte le gain sera menu ;  
Mais de ce lui souvient quand sera venu ;  
Les vertus de tous tient à la Divinité,

Répondez-moi, dit le Corps, à ce que je  
demande,  
Ceux qui sont en enfer en si grande pénitence,  
Comme tu vas disant, ont-ils point d'espé-  
rance

De leur allégement & de leur délivrance ?

Les nobles gentils qui sont en haut parage,  
Les riches qui ont or & argent à outrage,  
Sur les ames damnées ont-ils point d'avant-  
tage,

Pour or ou pour argent, pour sang ni pour  
lignage ?

*L'Ame répond au Corps.*

LA demande, dit l'Ame, est trop peu rai-  
sonnable,

Tous ceux qui sont damnés ont peine perdu-  
rable ;

Et selon la science de Dieu, ferme, stable,  
Que force ni pouvoir ne peut faire muable ;  
Si que tous Religieux, Prêcheurs & Cordeliers  
Chantoient toujours Messes & lisoient les  
Pseautiers,

Et le monde donnât pour Dieu tous ses deniers,  
N'en tireront une ame pour cent mille milliers ;

Le diable est toujours en sa forcenerie,  
De tourmenter les ames toujours y prend envie ;  
Donne-lui, prie-le, ton corps lui sacrifie,  
Jà pour ce n'en aura un grain de courtoisie ;  
Et des peines d'enfer je dirai la manière,  
Sans grace & sans espoir leur peine est toute  
entière,

Et de tant comme ils furent plus grands, si en  
arrière,

De tant souffrent-ils pauvreté & misère.

*L'Auteur.*

Lorsque l'ame mettoit à parler toute sa cure,  
Deux diables sont venus en leur laide figure,  
Tant horrible visage, tant grand contrefaçon,  
Qu'on ne pourroit trouver en livre n'en pein-  
ture ;

Griffes de fer aigues en leurs mains ils tenoient,  
Feu grégeois tout puant par leurs gueules ils  
jetoient,

... et condamné

Comme foi, espérance, & dame charité,  
 On les tient aujourd'hui pour toute vérité;  
 Barat ou tricherie ne sont autorité;  
 On ne croit aujourd'hui amis de Dieu sans  
 gage;  
 On ne prise un homme de bien faire l'usage,  
 Jà ne seras tenu pour vaillant ni pour sage,  
 Si tu ne fais honneur ou bien n'as grand li-  
 gnage  
 Tu seras réputé vaillant & honorable,  
 Si t'as aimé flatteurs, & tu tiens bonne table:  
 Salomon ne dit point proverbe si véritable,  
 Qui s'accordât aux tiens, fût-ce mensonge ou  
 fable;  
 Langue ne pourroit dire, ne penser corps hu-  
 mains,  
 L'amitié de tes frères, de tes cousins - ger-  
 mains;  
 Mais quand ne verront plus de biens entre tes  
 mains,  
 Ne te seront amis, ni cousins, ni prochains.  
 Aux délices du monde n'ayes trop la pensée,  
 Non plus ne dure tout que petite fumée;  
 Car étoupes au feu sont si peu de durée,  
 Que la pompe de tous qui tant est désirée;  
 Qui pourroit par deniers acheter en sa vie,  
 Sans vieillesse, jeunesse, n'avoir mélancolie,  
 Santé du corps tout temps sans nulle maladie,  
 De son salut acquerre devroit avoir envie;  
 De telle marchandise ne s'entremet la Mort,  
 Car pour oncque tu ayes n'auras à elle accord.  
 Rien ne te vaut jeunesse, remède ni confort,  
 A la fin te convient arriver à son port:  
 En ce port trouveras dolente établie,  
 Toutes les branches fors de matière pourrie,  
 Tu n'y trouveras homme qui mot joyeux te die,  
 Et qui vient à bon port toute la joie oublie;  
 Fausseté maintenant est souvent colorée,  
 Innocence est souvent à grand tort condam-  
 née;  
 Mais adonc chacun recevra sa livrée,  
 Quand selon son mérite sera la voie donnée;  
 Pource prie celui qui si justement livre,  
 Qu'il me doit en ce monde bien maintenir &  
 vivre,  
 Que mon ame à la mort soit de tous maux  
 délivre.

*S'ensuit la douloureuse Complainte de l'Amé  
 damnée étant entre les mains du diable.*

**V**ous pécheurs, qui fort regardez  
 Ci de Mort l'horrible figure,  
 De mal faire si vous gardez,  
 Car ce monde si bien vous gardez,  
 Avise chacun en leur cure;  
 Pour les maux que j'ai fait suis mis  
 Avec faux diables, qui endure,  
 En enfer est mon logis.  
 Las! de monde m'avoit promis  
 Que je vivrois longuement;  
 Mais voyez je suis ici mis.  
 A jamais sans finement,  
 Et combien j'eusse souvent  
 Eu volonté de m'amendes,  
 Par la mort qui m'a pris courant,  
 Je n'ai pu y remédier;  
 Dont braire me faut & crier,  
 Pour le brief mal & tourment  
 Qu'il me convient ci d'endurer  
 A jamais perdurablement;  
 Chacun apperçoit vainement  
 Que de la Mort suis supplantée;  
 Vivre cuidois longuement,  
 Mais l'Enfer m'a ici plantée.  
 Dont chacun en sa lentée  
 Doit bien vivre en ce monde,  
 Et que par se méchanceté  
 En la mort Dieu ne le confonde,  
 Vrai est quand j'étois au monde,  
 En mal mettois toute ma cure,  
 Pource qu'en bien me tenois compte,  
 Le mal m'en tourne en peine dure.  
 La raison est puisque n'eus oncques,  
 Fors seulement d'obtempérer,  
 D'enfer me vienne consoler,  
 C'est raison de le comparer;  
 Trop tard je me suis repentie,  
 Trop tard à grand deuil je le die,  
 Pour moi je ne vois ni tour ni voie,  
 Que jamais ne me puisse d'ici  
 Issir, ne avoir nul jour de joie;  
 Or & argent en ce monde avoit,  
 Dont je fus fol & glorieux,  
 Car le son bonnement j'aimois,  
 Et plus que Dieu & les dieux.



Larron, glouton, luxurieux,  
 Plus que nul autre en mon vivant,  
 Ai souvent, été en tous lieux,  
 Un faux méchant gourmand,  
 Félon & injurieux souvent  
 J'ai été toute ma vie,  
 Ravissant & tort murmurant,  
 Orgueilleux & trop plein d'envie.

Hélas ! ma très-maudite vie,  
 Que je raconte, en vérité,  
 Mon barat & ma tricherie,  
 M'ont de tout bien deshérité ;  
 Car nul n'est que li'aiquité  
 Pour penser, ni grief tourment,  
 Que souffrir me font sans pitié  
 Les diables à ce damnement.

Or, puis-je crier en bruyant,  
 Las ! pourquoi suis-je oncques né ?  
 Trop mieux me vaudroit maintenant,  
 Que je fusse mort & avorté,  
 Puisqu'ainsi est qu'abandonné,  
 Je suis ès mains de l'ennemi,  
 Et que j'ai été condamné

A jamais être avec lui :  
 Pource je prie & supplie  
 Chacun de pénitence faire  
 De ses péchés, afin qu'ici,  
 Ne soyez mis dans ce repaire.

Pensez donc chacun de bien faire ;  
 Afin que votre adversaire  
 Ne vous empoigne dans son lieu ;  
 N'attendez pas à demain,  
 La Mort merci de vous fera,  
 Car celui est annui tout sain,  
 Que demain pas vif ne sera.

Grand peur doit avoir l'homme ;  
 Qui de sa vie à péché addonne,  
 Et ne tiens les commandemens ;  
 Car il souffrira tourmens  
 En enfer perdurablement :  
 Et après le grand jugement,  
 Qui moult sera épouvantable ;  
 Accompagné sera du diable,  
 S'il n'a ici grande repentance,  
 Et fasse fruits de pénitence.





*Exhortation de bien vivre & de bien mourir, qui est utile & profitable à tous les Humains, tant hommes que femmes.*



**Q**ui à bien vivre veut entendre,  
Mourir convient de bien apprendre;  
Car nul bien vivre ne saura,  
Qui à mourir appris n'aura :  
Retiens celui enseignement,  
Pense une fois tant seulement  
Un chacun jour que tu mourras ;  
Apprends à vivre moyennement,  
Ainsi vivras plus sûrement ;  
Car de tant plus haut monteras,  
Plus à la fin dolent seras ;  
Puis orgueil, aussi avarice,  
Aime Dieu & garde justice :  
De trop haut monter ne te chaille,  
Car le plus haut ne vaut pas maille ;  
L'état du monde est variable,  
Il n'en est pas un qui soit stable :  
Le temps se change en bien peu d'heures,  
Tel rit au matin qui au soir pleure.  
Tant que tu seras en puissance,  
Chacun te fera révérence ;  
Mais si fortune t'est contraire,  
Alors verras chacun retraire ;  
Nul ne tiendra de toi plus compte,  
Et fût-ce un fils de Roi ou Comte,

Chacun de toi s'éloignera,  
 Et comme fol te laissera :  
 Fortune n'est pas toujours une,  
 Pource est comparée à la lune,  
 Qui croît & décroît en peu d'heures,  
 En un état point ne demeure.  
 Fou est l'homme qui trop s'y fie,  
 En fortune je te l'affie,  
 Son état est trop décevable,  
 En peu d'heures est variable.  
 Mais que valent tes grands états,  
 Robes, cottes de tafetas,  
 Chaînes d'or, rubis & anneaux,  
 Diamans & autres joyaux ?  
 Vos oreillettes de velours,  
 Vos grandes manches, vos atours,  
 Et grande queue traînant à terre,  
 En enfer feront de grande erre ;  
 Vos blonds cheveux peignés souvent,  
 Vos grandes pompes & dansement,  
 Ne vous peuvent rien profiter,  
 Ni à bien faire exciter.

Corrière fut à tort & à travers,  
 Et maintenant suis viande à vers,  
 Plus puante que vieille charogne,  
 Voir la plus mal hideuse rogne :  
 Regarde tout l'état du monde,  
 Et premier qui plus y abonde  
 Et en richesse & autorité,  
 Tu y trouveras vanité.

Que te vaut que tu es riche,  
 Puisque tu es avare & chiche ?  
 De bien faire tu te retarde,  
 Et si ne fais pour qui tu garde :  
 Fou est qui troq cuide être sage,  
 Et qui donne son corps en garde  
 Pour assembler un grand avoir.

Le fou souvent en sa folie  
 Prend plaisir & se glorifie  
 En ce qui lui est contraire,  
 Et défaut de sens lui fait faire.

Toi qui mets au monde ta cure,  
 Pense au mal & à la peine  
 Que les pécheurs ressentiront,  
 Quand en enfer trébucheront.

Tout doit mourir, & fous & sages,  
 Foibles & forts, Rois & Pages,  
 Tu vois que Mort n'épargne rien,  
 Pense donc de faire bien.

Tu ne fais quand départiras  
 De ce monde, où tu iras ;  
 Néanmoins, crois que sur-tout rien  
 Tu auras, bien si tu fais bien.

Tu trouveras certainement,  
 Après ta fin seulement,  
 Le bien & le mal que feras,  
 Et selon ce jugé feras.

Tant que tu vis & as de quoi,  
 Pense en ce monde que c'est de toi ;  
 Et n'attends pas que tes parens  
 A la fin qu'ils te soient garans.

Or regardez & avisez,  
 Qui par orgueil vous divisez,  
 Que tel orgueil profitera  
 A celui qui damné sera.

Regarde ta fragilité,  
 Ainsi auras humilité,  
 Ton grand orgueil t'abaissera,  
 Humilité te haussera.

Puisque voyons certainement  
 Que mourir faut finalement,  
 Pensons donc de si bien vivre,  
 Que d'enfer nous soyons délivre.

*L'Auteur.*

Or, mes amis, je vous conseille  
 Que vous pensiez à votre cas ;  
 Car l'ennemi qui toujours veille,  
 Si vous failliez ne faudra pas  
 Quand ce viendra votre trépas.  
 Mettez devant vous vos péchés,  
 Desquels vous serez entachés,  
 Amendez-vous, n'y failliez pas ;  
 Aussi fuyez toujours les laes  
 Du diable & faites pénitence,  
 Et vous serez en assurance.

*Amen.*

*Les Signes précédant le Jugement dernier.*

**E**n ce petit Traité, nous déterminerons les signes qui précéderont le Jugement général de Dieu, qui est tant miséricordieux & ne nous veut jamais punir, que préalablement il ne nous envoie quelques signes précédens, pour nous inciter à faire pénitence. Et selon les Docteurs, je trouve quatre signes qui précéderont premièrement, & auprès viendront quatre autres signes, lesquels Saint Jérôme dit avoir trouvés es Annales & Chroniques des Juifs, desquels je parlerai par ordre. Le premier signe des signes précédant la fin & consommation du monde, sera que la puissance de Satan, laquelle par la vertu de la Passion du Rédempteur, étoit diminuée & liée, sera lâchée & déliée; jaçoit ce qu'auparavant, par la vertu de ladite passion, elle fut tellement liée qu'elle ne pouvoit pas tant nuire aux hommes comme elle vouloit; car le Diable est lié & détenu jusqu'à certain temps, auquel il sera délié, afin qu'il nuise plus fort par tentation & persécution, pour plus grande purgation & probation des Elus & plus grande subversion & damnation des mauvais; car à la fin du monde, les bons seront parfaitement bons, & les mauvais parfaitement mauvais, selon ce qui est écrit en l'Apocalypse, au dernier chapitre: *Tempus enim propè est qui nocet noceat adhuc, & qui in sordibus est sordeat adhuc. Et qui sanctus est sanctificetur adhuc.*

Le second signe des quatre précédant la fin du monde, sera quand la charité sera refroidie; car ainsi comme l'homme, lequel les philosophes appellent le petit nombre, quand il se vieillit la chaleur refroidit en lui, & quand il vient l'heure de sa mort, elle défaut du tout en lui; pareillement est du grand monde, car tant plus il ira en avant, & qu'il approchera plus près de la fin, la charité, qui est la chaleur de la vie spirituelle, refroidira, & finalement défautra, pource que le monde jà prochain de la mort & de la fin; & item sera froid par faute de charité, & par sainte dévotion, esquel'es deux choses consiste la conservation de la vie spirituelle. Car comme ainsi soit que nous voyons la ferveur de charité presque éteinte, lumière de de dévotion & oraison presque sèche & tarie.

Que pouvons-nous dire autre chose, sinon que la fin du monde approche, ainsi que dit l'Apôtre en l'Épître qu'il écrit aux Hébreux, au huitième chapitre: *Quod autem antequam & funescet propè interitum est.*

Et si aucun veut considérer comme on sert maintenant indévotement & irrivéremment à Dieu, comme il est contemné & déshonoré, & détestablement blasphémé, il verra que dévotion n'est pas seulement refroidie; mais peut être dite éteinte.

Quand au regard de la charité envers son prochain, & comme elle est presque faillie, apert évidemment; car plusieurs qui sont tous nus crient, & si n'ont point d'aide, & plusieurs faméliques meurent de faim, qui n'ont nul secours. La porte de pitié est close, la fontaine de compassion a clos ses ruisseaux; pilleries & larcins s'exercent sur les innocens, lesquels n'ont aucune assistance. Foi est faillie entre plusieurs parens & amis. Ne reste fors que Dieu fasse son jugement sur ceux qui ont chassé & mis hors du monde charité & miséricorde. Le tiers signe des quatre précédant la fin du monde sera quand toutes manières de péchés & iniquités seront au monde, cainte de Dieu postposer & arrière mettre, quand il n'y aura vérité, miséricorde ni pitié au monde; mais toutes tromperies, mensonges & fallaces.

Et quand les hommes s'aimeront d'un amour privé, & qui ne leur faudra que de leur privé profit, de laquelle chose procède tous vices, ainsi que de charité procède toute vertu; car les hommes & femmes, avant la fin du monde, seront convoiteux, élevés & orgueilleux, blasphémateurs du nom de Dieu, inobédiens à leurs parens & supérieurs spirituels & corporels. Ils seront ingrats, traîtres, détracteurs, rebelles & sans paix. Ils aimeront plus leurs voluptés charnelles que Dieu. Ils seront pleins de toutes malices, d'avarice, de trahison, de fornication, d'envie, d'homicide, de contumelies & inventeurs de faussetés & perverses inventions, ainsi que décrit l'Apôtre en l'Épître seconde à son disciple Timothée.

Considérons en nous-même, & pensons selon la droite vérité, quels gens, quel monde il court maintenant, & regardons si lesdites

choses ne font point presque advenues & vérifiées. Certes, quand j'ai bien considéré, j'ai grand peur que oui; car aujourd'hui les péchés sont si grands, qu'il n'est homme qui ne les sût suffisamment écrire ni réciter. Dieu par sa grace veuille amender son peuple, & le fasse tourner & convertir à pénitence. Le quatrième signe des quatre précédant le grand jugement général & la fin du monde, est signe que le temps approchera auquel Dieu le Créateur viendra juger son peuple selon les démérites parites du monde, & outre toutes les créatures vivantes en icelui.

Car premièrement, selon les paroles de notre Rédempteur Jesus-Christ, récitées en S. Matthieu, ch. 24: batailles se feront entre les hommes ennemis & adversaires les uns des autres par-tout le monde. Un peuple se soulèvera l'un contre l'autre, & un royaume à l'encontre de l'autre, séditions, tromperies & trahisons se feront ès villes & cités entre les citoyens & habitans; paix sera ôtée de la terre. Les gregneurs hommes s'élèveront contre les moindres & contre eux-mêmes. Les moindres contre les gregneurs & contre eux-mêmes; une cité s'élèvera contre l'autre; l'enfant contre le vieillard, le paysan contre le noble, le prince contre le sujet, & au contraire le sujet contre le prince; une religion contre l'autre: il n'y aura monastère ni collège où il n'y ait tumulte & débat, commotion & sédition, & sera rempli de ce qui est dit en Jérémie, au c. 9: *Unusquisque à proximo suo custodiat, & aqua sequatur.*

C'est-à-dire, un chacun se donne garde de son prochain, & n'ait fiance en son frère; car un chacun soi-disant ami cheminera lors frauduleusement, & un frère se moquera de l'autre & ne parlera point de vérité avec lui. Il parlera paisiblement sous couleur de paix avec son ami, mais il lui mettra secrètement ainsi lieuses & assujettes. Mêmement sera alors accompli ce que dit le prophète Michée.

Garde-toi de ta propre femme qui dort entre tes bras, car elle trahira lors son mari.

Le fils fera injure & contumélie à son père, la fille à sa mère.

Les propres familiers ser viteurs & domesti-

ques de l'homme seront ses ennemis, car un frère livrera l'autre à la mort; le père abandonnera son fils & le livrera à la mort.

Les enfans s'élèveront contre leurs pères & les poursuivront à la mort. Et véritablement quand ladite commotion sera au corps de la chose publique, ce sera signe évident de la fin du monde. Autres commotions seront ès éléments; car devant la fin du monde seront famine générale, non pas en région seulement, mais par-tout le monde généralement; car il y aura stérilité en terre, laquelle ne portera nul fruit ni autres choses pour la vie. Six grands mouvemens de terre se feront contre le cours naturel, plusieurs cités, tours & châteaux seront détruits & abattus.

En la mer & aux fleuves y aura plus grandes tempêtes & commotions qu'au temps passé. L'air sera rempli d'épidémies & d'infections, d'où viendront plusieurs mortalités, corruptions innombrables tant ès hommes qu'ès bêtes, tonnerres, coruscations & tempêtes, vents & tourbillons seront plus impétueux qu'ils ne furent jamais; tellement que les hommes seront indignés & constitués en merveilleuse crainte & perplexité. Et pour ce que comme dit est, S. Jérôme récite qu'il a trouvé quinze signes précieux précédant le jugement de Dieu, dont nous parlerons ici par ordre. Mais à savoir si lesdits signes seront continuels sans quelques intervalles entre eux; S. Jérôme ne l'a point exprimé, ni les autres Docteurs n'en affirment rien de certain, mais le laissent & remettent en la volonté de Dieu le Créateur.

#### *Enseignemens & autorités à tous états.*

**Q**ui n'a d'autre ami que de gendre,  
Ni bestial que de chèvres à vendre,  
Voisins, rivières & avocats,  
Il n'a guère de foulas;

Parens sans amis,  
Amis sans pouvoir,  
Pouvoir sans vouloir,  
Vouloir sans effet,  
Effet sans profit,  
Profit sans vertu  
Ne vaut un féru;

Personne ignorante  
Pourvue en l'Eglise,  
Sert Dieu en la guise  
D'un âne qui chante.

Moquer autrui ou blâmer par usage,  
D'être inconstant, c'est de non être sage,  
Nul ne point louer ou blâmer;  
Les faits font l'homme tant qu'il est déclamé,  
Cuidant vouloir, fou ne prise nul que lui;  
Mais le sage ne doit présumer de lui.

De se moquer ne fut bien nullement,  
Car moqueurs sont moqués finalement:  
Ce que Dieu donne à l'homme de nature,  
Etre ne peut d'aucune créature:  
Faire & parler à point est grande sagesse,  
Mais folie est de trop grande largesse;  
Peu nuit le faire, mais par trop de langage,  
Maintes fois fait à son maître d'usage;  
Combien peu grand dormir est sans songe,  
Pareillement grand parler est mensonge.

Le sage avise qui parle ou combien,  
Ce que fou pense dit soudain, mal ou bien,  
Ouir & voir soit, & taire de tout,  
Garde no se, & nourrit paix par-tout:  
Homme plaideur est de menteur mécré,  
Quand il dit vrai, à grand peine est-il cru.  
A celui est bon renom véritable,  
Qui en ses dires & faits n'est variable,  
Homme orgueilleux en guider affiché.

Humilité en tout homme bien sied,  
Plus se tien bas, plus haut on l'assied;  
Prudence apprend à vivre par raison,  
Là où elle est, heureuse est la maison.  
Il est prudent qui au temps futur vise,  
Mais que pourvoir à celui-ci avise;  
Le temps perdu on ne peut recouvrer,  
Parquoi est bon quand temps est bien ouvrer.

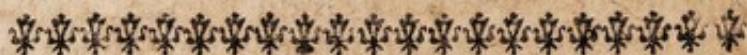
Jusqu'à la mort vit l'homme en espérance,  
Combien qu'à nul ne donne assurance:  
Soudainement fortune l'homme monte;  
Mais plus soudain le renverse & démonte.

Qui ne craindroit les hommes plus qu'un  
Dieu,  
Infinis maux se feroit en maint lieu,  
Qui trop haut monte, très-bas chet souvent,  
Petite pluie abat souvent grand vent.

Très-heureux est celui qui tient sa vie  
En simple état, mais qu'il n'ait d'autre envie:

L'homme n'est pas riche de grand avoir,  
Mieux vaut avoir peu & ivre en joie,  
Que vivre en deuil & avoir grand voie.  
Des biens mal acquis par aucun sentier,  
Ne jouira le troisieme héritier.

F I N.



L A V I E

D U

MAUVAIS ANTE-CHRIST.

Chrétiens, qui voulez la gloire  
De Dieu éternel avoir,  
Employez-y sens & mémoire,  
S'il vous plaît, & pourrez savoir  
Comment Ante-Christ viendra voir,  
Vers la fin de ce présent monde,  
Pour plusieurs ames décevoir  
Et damner en fosse profonde.

En Babylone la cité,  
Un paillard Juif abominable,  
De luxe lors incité,  
Connoitra, comme Juif damnable,  
Charnellement sa propre fille,  
Dont naîtra le faux misérable  
Ante-Christ, selon l'Evangile.

Et combien que la maudite  
Lignée d'Adam sera extrait,  
Si aura pour sa conduite  
Un bon Ange, l'autre imparfait;  
Mais pour son damnable forfait,  
En nature trop misérable,  
Le diable sera son attrait,  
Délaissant son Ange sauvable.

En deux cités nourra fera:  
Maudit est le fils de putain;  
Bethsaïda se nommera  
L'une, l'autre Corrozaïn;  
Tant du peuple Malachirin,  
Comme des Babyloniens;  
Le témoignage de Saint Augustin,  
Et d'autres Docteurs anciens.

En Capharnaüm régnera  
 Dès son âge d'adolescence,  
 De pur or couronne fera ;  
 Par les faits de son alliance,  
 Puis, pour démontrer sa puissance,  
 Trois Rois Chrétiens il occira ;  
 Sept autres, par obéissance,  
 Hommage prêter leur fera.  
 Lucifer fort exaltera  
 Le monstre plein d'outrage,  
 Car monts sur monts tomber fera  
 Par diabolique puissance :  
 Gog & Magog à sa créance,  
 Avec leur grand peuple tirera,  
 Parquoi aura obéissance  
 Sur tous Princes lorsqu'il vivra ;  
 Par fausses prédications  
 Beaucoup de peuple séduira ;  
 D'or & d'argent fera grands dons,  
 Parquoi chacun vers lui ira.  
 Les images il détruira,  
 Les Crucifix, Saints & Saintes,  
 Arbes & fleurs par art & feintes,  
 Saintement, puis ressuscitera :  
 Fera morts marcher sur terre,  
 Foudres, tempêtes inciter,  
 Fuir beau temps, venir tonnerre,  
 Et qui pis vaudra, le faux terre ;  
 Le feu sur lui fera descendre,  
 Et sur les apostats grand erre,  
 Se voulant contre Dieu comprendre.

Puis en Jérusalem viendra  
 Le faux déloyal séducteur,  
 Où chaque Juif l'adorera,  
 Et dont le traître menteur  
 Lui-même se circoncièra :  
 D'or & d'argent distributeur  
 Jamais ne fut tel qu'il fera.

Sesdits apostats par le monde  
 Commandera d'aller prêcher  
 Ante-Christ, où tout mal abonde,  
 Pour les bons Chrétiens empêcher ;  
 Mais si lui coûtera bien cher,  
 Car en enfer traîné fera.  
 On verra diables empêchés,  
 Et combattre qui mieux fera ;  
 Ceux qui ne voudront croire en lui,  
 Et comme Messias l'adorer,

Beaucoup de tourment & d'ennui,  
 Les fera martyriser :  
 Aux uns fera les yeux tirer,  
 L'autre décoller, l'autre pendre,  
 Vif enterrer, crucifier,  
 Le corps scier, brûler en cendre ;  
 Et ce voyant, Dieu mandera  
 Deux saints Prophètes secourir  
 Tout Chrétien qui gardera  
 Et voudra sa loi maintenir.  
 L'un saint Enoch, que soutenir  
 La foi aux bons aidera ;  
 L'autre Hélias, que pour mourir  
 De Dieu prêcher ne cessera,  
 Dont le faux traître, matin fier,  
 Ante-Christ de deuil crevera :  
 Le Bourreau de Jérusalem  
 Tantôt vers lui venu sera,  
 Qui les Prophètes tuera  
 En la place de la Cité,  
 Dont fort venger se vengera,  
 Etre par sa crédulité ;  
 Et devant tous assisteront,  
 Promettant la gloire infinie  
 A ceux qui ne croiront mie  
 En cet abuseur, mais en Dieu ;  
 Puis les Anges à cherchie,  
 En Paradis leur donneront lieu ;  
 Si voudra lors faire le mort,  
 Le très-déloyal abuseur,  
 Trois jours contrefera le mort,  
 Sans mouvoir ni membres ni cœur ;  
 Puis comme traître abuseur,  
 Feindra la mort ressusciter,  
 Et qui dira que c'est erreur,  
 Tôt pourra sa vie quitter.

Pour plus son orgueil surmonter,  
 Sur le mont Olivier ira,  
 Et par les diables monter,  
 Et porté en l'air fera,  
 De Jesus-Christ contestera  
 La glorieuse Ascension :  
 Pense que fort l'adorera,  
 La Judaique Nation.  
 Alors Monsieur Saint-Michel,  
 Archange, prince de l'Eglise,  
 Le fera tôt tomber du ciel,  
 La sentence de Dieu promise,

Sans le toucher, mais en telle guise,  
 Que tous les Juifs qui le verront,  
 Laid, défait, puant, sans feintise,  
 Très-grand horreur alors auront :  
 Insupportable punaisie  
 De la charogne partira,  
 Du faux Ante-Christ qui vie  
 Avec Lucifer conduira  
 A toujours, par quoi maudira  
 Le jour & l'heure qu'il fut né ;  
 Car d'un tourment en l'autre ira  
 Sans cesser, le fol obstiné.  
 Tous les diables le viendront querre  
 Pour le porter en sépulture  
 Au fond d'enfer, non pas en terre,  
 Corps & ame, c'est la droiture ;  
 Dix millions, par aventure,  
 De ces Juifs l'accompagneront  
 Dedans le feu qui toujours dure,  
 Dont jamais n'en retourneront.  
 Après notre doux Créateur, Rédempteur,  
 Quand de son plaisir sera,  
 Des quinze signes, dont grand peur  
 Auront vivans, lors mandera  
 Que ce monde finir devra, & puis fera  
 Tous corps humains ressusciter :  
 Mains Anges de Dieu sonnera,  
 Et dira, sus bout, sus bout, morts,  
 Levez-vous, morts, venez assister  
 A votre dernier jugement, droitement  
 Votre sentence écouter :  
 Tremblera bien le pauvre pécheur,  
 Voyez Anges & Saints trembler ;  
 Le juste transira de peur :  
 Pource chacun sa pauvre vie dénie ;  
 Veuille de bien au mal tourner,  
 Afin que la Vierge Marie  
 Prie son fils, le fruit de vie,  
 Qu'il nous veuille pardonner,  
 Et puis après nous donner sans fin,  
 Par sa bénite passion,  
 Paradis, où puissions mener joie  
 En lui, notre exaltation.

F I N.



*S'ensuit des quinze Signes.*

**A**U temps que Dieu juger voudra,  
 Comme témoigne l'Écriture,  
 Quinze signes démontrera  
 A toute humaine créature :  
 Premier, la mer outre-mesure  
 S'éleva outre les monts,  
 Comme un mur haut en droiture,  
 Se tiendra comme nous lisons ;  
 Après ce signe, le second,  
 La mer se laissera trébucher  
 En abîme si très-profond,  
 Comme s'elle vouloit se trémuffer,  
 Et pour le vrai réciter,  
 Dedans la terre entrera,  
 Si fort la voudroit détourner,  
 Qu'à peine voir on la pourra.  
 Le tiers sera dur & amer,  
 Car Baleines & grands poissons  
 S'apparoîtront dessus la mer  
 Certains cris & horrions sons ;  
 Dieu, qui fait les secrets profonds ;  
 Si les entendra seulement.  
 Bien douter donc nous devons,  
 De Dieu le détroit jugement.  
 Le quart signe moult périlleux,  
 Et déguise étrange sera ;  
 Car par feu grand & merveilleux,

La Mer & l'Océan ardera,  
 La flamme tout dévorera,  
 Et mettra tout poisson à mort,  
 Un tout seul n'en espérera,  
 Qui ce jour ne craint à tort.  
 Du quint signe sort merveilles,  
 Arbres, herbes, sueront,  
 Cottes & roses merveilles  
 Comme sang, puis s'assembleront  
 Tous les oiseaux, lesquels se tiendront  
 Sans jamais boire ni manger,  
 Car l'ire de Dieu doubteront,  
 Pécheurs seront en danger.

Le sixième sera d'étrange guise,  
 Et rempli d'horrible terreur,  
 Arbres, châteaux, maisons, église,  
 Trébucheront tout en jour;  
 Adonc du firmament un jour  
 Cherra tempête, foudre & orage;  
 Glorieuse Vierge d'honneur,  
 Que fera l'humain lignage?

Le septième est de telle nature,  
 Que lors dessous le firmament,  
 N'y aura pierre, tant soit dure,  
 Qui ne fende promptement,  
 Puis heurteront fièrement,  
 Et si grand guerre se feront:  
 Quel horrible abaïssement  
 Sera à ceux qui les verront.

Au huitième signe pour voir,  
 Tant fort la terre tremblera,  
 Que rien vivant n'aura pouvoir  
 D'être sur pieds, mais conviendra,  
 Tous hommes & bêtes qui sera,  
 Lors du haut en bas trébucheront:  
 Adonc un chacun cherchera  
 Lieu pour en terre fors mussier.

Au neuvième s'élèveront  
 Les vents en grande quantité,  
 Que les monts & vaux tomberont,  
 Mettant tout à égalité;  
 Et pour vous dire vérité,  
 Des monts la superfluité  
 Sera en poudre convertie.

Au dixième sortiront les gens morts,  
 Qui s'étoient mêlés en terre,  
 Et seront de leurs sens dehors,  
 Sans parler ni point enquerre,

Ebahis seront pour la guerre,  
 Qui bref mettre tout à déclin;  
 Bon fait mettre peine pour s'accorder  
 La gloire qui dure sans fin.

L'onzième jour les os des gens  
 Qui du siècle sont trépassés,  
 Seront sur tous les monumens,  
 Qui seront ouverts & cassés;  
 Ils seront tous amassés,  
 Sans qu'ils puissent ressusciter,  
 Pour leurs biens & maux passés,  
 Devant le grand jour passer.

Le douzième jour les planètes  
 Et les étoiles au ciel posées,  
 Tomberont & apparôitront comètes  
 Merveilleusement enflambées,  
 Toutes bêtes lors assemblées,  
 Seront sans manger & sans boire;  
 Tels cris feront & telles huées,  
 Que de semblables n'eit mémoire.

Le treizième est à douter,  
 Car tous ceux qui seront vivans  
 Mourront souvent sans respirer,  
 Hommes, femmes & enfans,  
 Afin que tous soient comparans  
 Devant Dieu au grand jugement.

Le quatorzième merveilleux  
 Et d'ûr par-dessus tous sera,  
 Car à ce jour très-périlleux,  
 Ciel & la Terre ardera,  
 Feu & flamme consommera,  
 Tous élémens, bas & haut,  
 Toute chose redoutera  
 La sentence de Dieu qui ne faut.

Le quinzième jour, pour tous vivans,  
 Terre & Ciel renouvelleront,  
 Puis incontinent, sans délai,  
 Tous humains ressusciteront,  
 De toutes parts s'assembleront  
 Pour venir ouïr la sentence  
 Du Juge qui tant doubteront,  
 Point ne doit rire qui y pense.

F I N.



## LE JUGEMENT.

**V**ous, qui avez celle portraiture,  
 Arrêtez-vous, pensant profondément,  
 Que Dieu le Fils, qui prit notre nature,  
 Arrêtez-vous, considérant comment  
 Trouver se faut ou net ou plein d'ordure,  
 Pensez ces mots, vivez honnêtement,  
 Et ne perdez le temps que si peu dure :  
 Ici voyez la Vierge très-bénigne,  
 Trônes, Vertus, tendant à Dieu les mains,  
 Tout prêt d'ouïr la sentence divine  
 Qui se doit donner sur les humains ;  
 Là seront tous Anges, Saints & Saintes,  
 La Cour céleste *illec* s'assemblera,  
 Que ferez-vous, pauvres pécheurs mondains,  
 Quand le plus juste à ce tout tremblera ?

Qu'est-ce cela qui endurer pourra,  
 L'ire de Dieu à tous pécheurs parante ?  
 Chacun craindra quand la trompette ouïra,  
 Disant aux morts, levez-vous sans attente,  
 Resuscitez à cette heure présente ;  
 Laissez tombeaux, sépulchres & maisons,  
 Car devant Dieu il faut qu'on se présente.  
 Est-il humain tant fier & courageux,  
 Est-il Docteur tant rempli de science,  
 Est-il vivant, homme si vertueux,  
 Qui n'ait alors peur de sa conscience ?  
 Le Juge est prêt de jeter la sentence,  
 Les Sergens sont prêts pour tôt exécuter,  
 Que feras-tu pécheur plein d'injustice,  
 Oseras-tu ce dur mot écouter ?

Que te vaudront richesses, possessions,  
 Du grand trésor dont procède tout mal ?  
 Que vaudront ici toutes recordations,  
 D'avoir été Pape ou Cardinal,  
 Empereur, Roi, Duc, Comte ou Amiral,  
 Archi-Pasteur, Prélat seigneuriant,  
 Quand un chacun, pour être principal,  
 Voudroit avoir été pour mandiant.  
 Au Jugement que pourra profiter  
 Être Empereur, Baron ou Chevalier,  
 Porter harnois, combattre ou militer,  
 Ou Président, ou savant Conseiller,  
 Ou être Abbé, ou Prêtre ou Séculier,

Archidiacre, ou subtil Orateur,  
 Quand à ce jour, le petit Ecolier,  
 Sera le plus sûr que le plus grand Docteur.

Rien n'y feront ceux qui auront des offices,  
 Officiaux, qui ont jugé des cas,  
 Rien n'y feront ceux qui auront des offices,  
 Prévôts, Baillifs, Procureurs, Avocats,  
 Clercs ou lettrés, qui menant grands effets.  
 Seront *illec* tous dépourvus de sens ;  
 Car à ce jour nul n'aura ses optats,  
 Sinon les bons, les purs & innocens.

Religieux, Médecins, Confesseurs,  
 Du Mandiant, vaguant parmi le monde,  
 Seront alors de tourmens possesseurs,  
 S'ils n'ont tenu leur conscience nette ;  
 Nul en état trop avant ne se fonde,  
 Pervertissant justice & vérité ;  
 Car tôt acquiert damnation profonde,  
 Qui ne maintient les règles de l'équité.

Ceux qui doivent des ames compte rendre,  
 Faire sermons, prêcher ou corriger,  
 Soutenir droit, condamner ou juger,  
 Ne fais comment ils se pourront juger ;  
 Car celui qui veut son ame mal loger,  
 Qui quiert état & la charge déprise,  
 Mondain oisif, tu ne fais que tu blesse,  
 Quand veut honneur & la bourse garnie,  
 Saches du vrai, quaud homme embrasser,  
 Avec honneur la charge y est unie,  
 Labor eux, plein de coutumelle,  
 Ne fait qu'il fait grande hauteffe monte,  
 Bon est le cœur qui vers Dieu s'humilie,  
 Puisqu'en la fin il convient rendre compte.

Considérons que vingt ans passés  
 En divers lieux & plusieurs régions,  
 De tous états sont morts & trepassés,  
 Grands & petits, par cents & millions ;  
 A ces propos, dansons, chantons, rions,  
 Menons déduit sans crainte ni remord,  
 Son nons tambours, harpes, psalterions,  
 En un moment les plus forts seront morts,  
 Fors punaises & pâture à vers ;  
 Si devons bien au cœur avoir vergogne,  
 D'aimer richesses ou vêtements divers ;  
 Mal se connoît l'ambitieux pervers,  
 Cuidant ici faire longue demeure,  
 Quand la mort vient qui le jette à revers,  
 Si très-sujet que nul ne connoît l'heure.

On voit à l'œil la grande abusion  
 Des amateurs du monde misérable,  
 Quand pour un peu de délection,  
 Faut endurer supplice perdurable;  
 Prise qui veut puissance profitable,  
 Avoir mis seigneurie ou science;  
 Mais moi je tiens ce mot pour véritable,  
 Qu'il n'est trésor que bonne conscience;  
 Dieu tout-puissant, de grâce omnipotente,  
 Créa jadis notre humaine nature,  
 De franc-arbitre & de peine contente,  
 A qui suffit la simple nourriture,  
 Je puis juger folle la créature  
 Qui fait amas par desir indécent,  
 Plus qu'il n'en faut pour en nourrir un cent,  
 Quand conscience au cœur l'homme remord,  
 Sachez qu'il a guerre soir & matin,  
 Mais en passe vif qui pense à la mort,  
 Remémorant que nous n'avons nul demain,  
 On y entend que cet état mondain,  
 Nous appelant plaissance corporelle,  
 Le temps est court, le plaisir est soudain,  
 Garder nous faut sans souffrir peine éternelle.

Ne cuidez point que l'ame est finement,  
 Croire ne faut tant folle opinion,  
 Car l'ame vit interminablement,  
 Pour recevoir gloire ou punition;  
 N'ayez aussi telle estimation,  
 Que tout soit un, après le Jugement  
 Chacun aura sa tribulation,  
 Gloire aux bons, tourmens aux mauvais;  
 Seront vengés & guerdonnés;  
 Et ceux qui ont en leur charge méfait,  
 Seront jugés, punis & condamnés;  
 Ceux qui se sont follement gouvernés,  
 Ou en péché ont souvent mis leur temps,  
 Tourmens sans fin leur sont préordonnés;  
 S'ils n'ont été confus & repentans,  
 Bons & mauvais il faut que comparer,  
 Au Jugement, devant la Déeité:  
 Les bons seront des mauvais séparés,  
 Pour écouter ce qu'ils ont mérité,  
 Cap. deux mots, *Ite & venite*,  
 Prononcera sentence irréfragable:  
 Venez les bons vivre en félicité;  
 Allez mauvais en peine intolérable.  
 O le pû mort! ô sentence terrible!  
 Se diront lors toutes ces ames damnées;

Las! cent fois las! pourquoi fîmes-nous nées?  
 Nous avons en joie passé momens, années.

Or avons-nous ardeur sans finement;  
 Car cent mille ans & autant de journées,  
 Au feu d'enfer n'est que commencement.  
 Pour éviter cette sentence dure,  
 Soyons vertueux & vertu maintenons,  
 De jour en jour au Jugement pensons,  
 Et à la mort qui vient soudainement;  
 Honorons Dieu, jamais l'offensons,  
 Honorons Dieu, jamais ne l'offensons.

Le Créateur veut l'homme tant aimer,  
 Qui lui a jà noble don ordonné,  
 Ciel & soleil, étoiles, terre & mer, (né,  
 Tout est pour l'homme, & Dieu pour l'homme  
 Serve celui qui l'a fait & formé,  
 Remerciant Dieu de sa libération,  
 Ou autrement tout ce que j'ai nommé  
 Redondera à punition.

Au reste après qu'il convient méditer,  
 A par fournir œuvre de charité,  
 A son prochain bonnement profiter,  
 Tant de ses biens que d'exemplarité;  
 Aimez bons, tenir fidélité,  
 Corriger ceux qui vont chemin oblique,  
 Fuir barat, soutenir vérité,  
 Aimer le bien de la chose publique.

Ne profanons l'état que Dieu nous donne,  
 Et notablement en l'état de l'Eglise;  
 Vous nobles gens, selon que Dieu ordonne,  
 Gouvernez-vous, laissant mauvaise guise,  
 Bourgeois, Moines & gens de marchandise,  
 Tenez raison, vivez par ordonnance,  
 Fuyez orgueil, luxure, convoitise,  
 Car tout sera pesé à la balance:  
 Oisiveté à tous vices s'accorde,  
 Si la devons fuir diligemment,  
 Et exercer pitié & miséricorde,  
 Faisant aumônes & donnant largement,  
 Car de cela tiendra son jugement:  
 Dieu tout-puissant, contre les convoiteux,  
 Punira lors l'offense grièvement,  
 Rémunérant les larges & piteux.

Des pauvres gens oyons compassion,  
 Et leur aidons en leur nécessité;  
 Reconsoltons par vilitation  
 Les languoureux qui ont eu fermeté;  
 Pas ne suffit d'avoir affinité,

A ses prochains, ou aimer ses amis,  
 Mais faut avoir tant belle charité,  
 Qu'on doit aussi aimer ses ennemis.  
 Pensons souvent à la céleste gloire,  
 Recogitons à notre heure prochaine;  
 Le Jugement soit toujours en mémoire,  
 Et n'oublions d'enfer le dur domaine:  
 Qui bien y pense ne fait chose vilaine,  
 Comme jadis le Sage l'exprima,  
 Disant à tous: O! créature humaine:  
*Memorare semper novissima.*

Prions Dieu qu'il nous donne la grace.  
 De toujours en vertu profiter,  
 Fuir le péché, répudier fallace,  
 Faire le bien & le mal éviter,  
 Et tellement nuit & jour résister  
 A l'ennemi qui nuit ouvertement,  
 Que nous puissions sûrement assister  
 Avec les Saints au jour du Jugement.

F I N.

EXTRAIT DE LA PERMISSION DU ROI.

PAR grace de Sa Majesté, accordée le 6 Mai 1728, signée NOBLET, & scellée, il est permis à Pierre GARNIER, Imprimeur-Libraire à Troyes, d'imprimer en telle forme, marge, caractère, & autant de fois que bon lui semblera, & de vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant l'espace de trois années consécutives, plusieurs petits Livres intitulés: *La grande Danse Macabre, Galien Restauré, la Melusine, le Calendrier des Bergers, la grande Bible des Noels, le Marechal Expert; le Secrétaire François, la Ville de Paris, l'Orthographe Française, les Trois Maries, le Martyre de Sainte Reine, Saint Alexis, Tragédie, la Vie de Sainte Anne, &c.* avec défenses à tous Imprimeurs-Libraires & autres personnes, de telle qualité & condition qu'ils soient, d'en introduire d'impression étrangère dans aucun lieu de notre obéissance; à la charge que ces présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la date d'icelle; que l'impression de ces Livres sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & beaux caractères, conformément aux Réglemens de la Librairie & Imprimerie, &c.

Registré sur le Registre VII de la Chambre Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N<sup>o</sup>. 124, fol. III, conformément aux anciens Réglemens, confirmés par celui du 28 Février 1723. A Paris, le 21 Mai 1728.

COIGNARD, Syndic.











opera et delectationes carnales impediunt eius ascensum sursum.

H.M.E. 343





